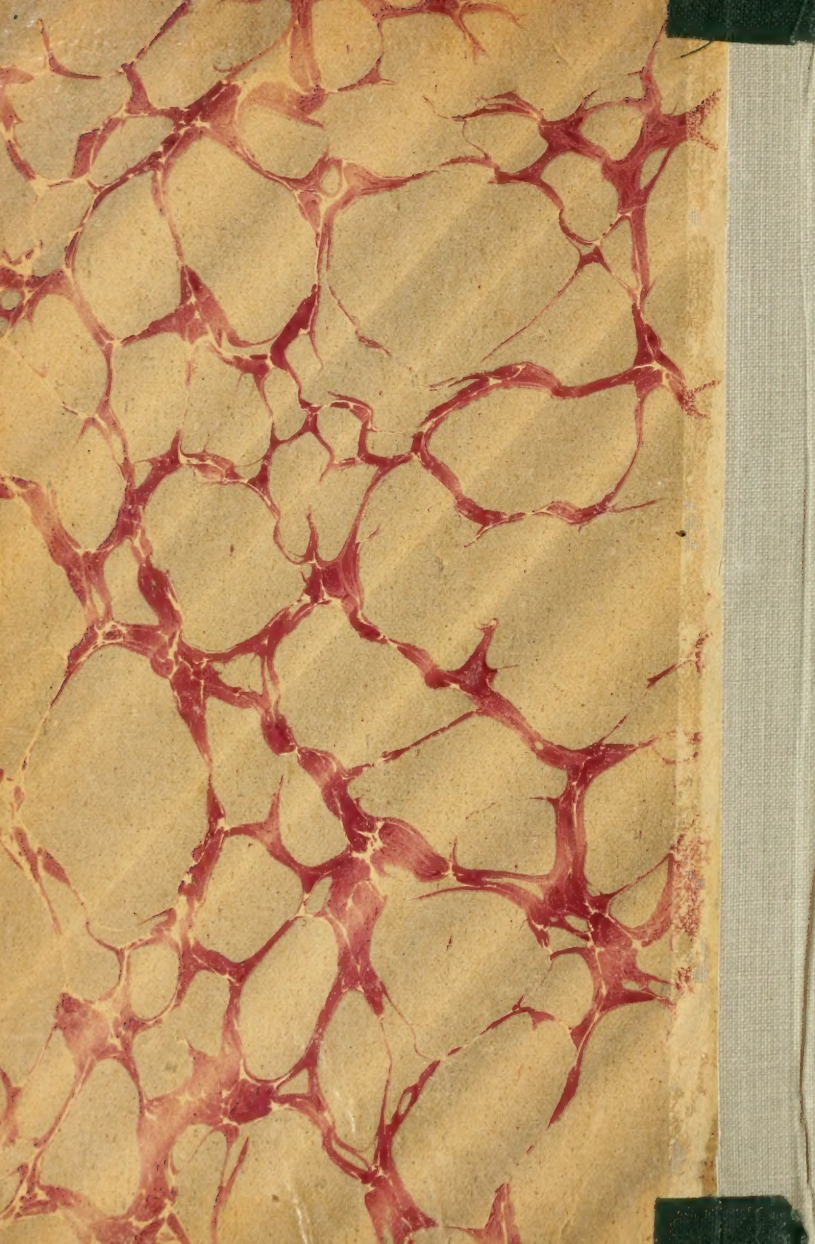
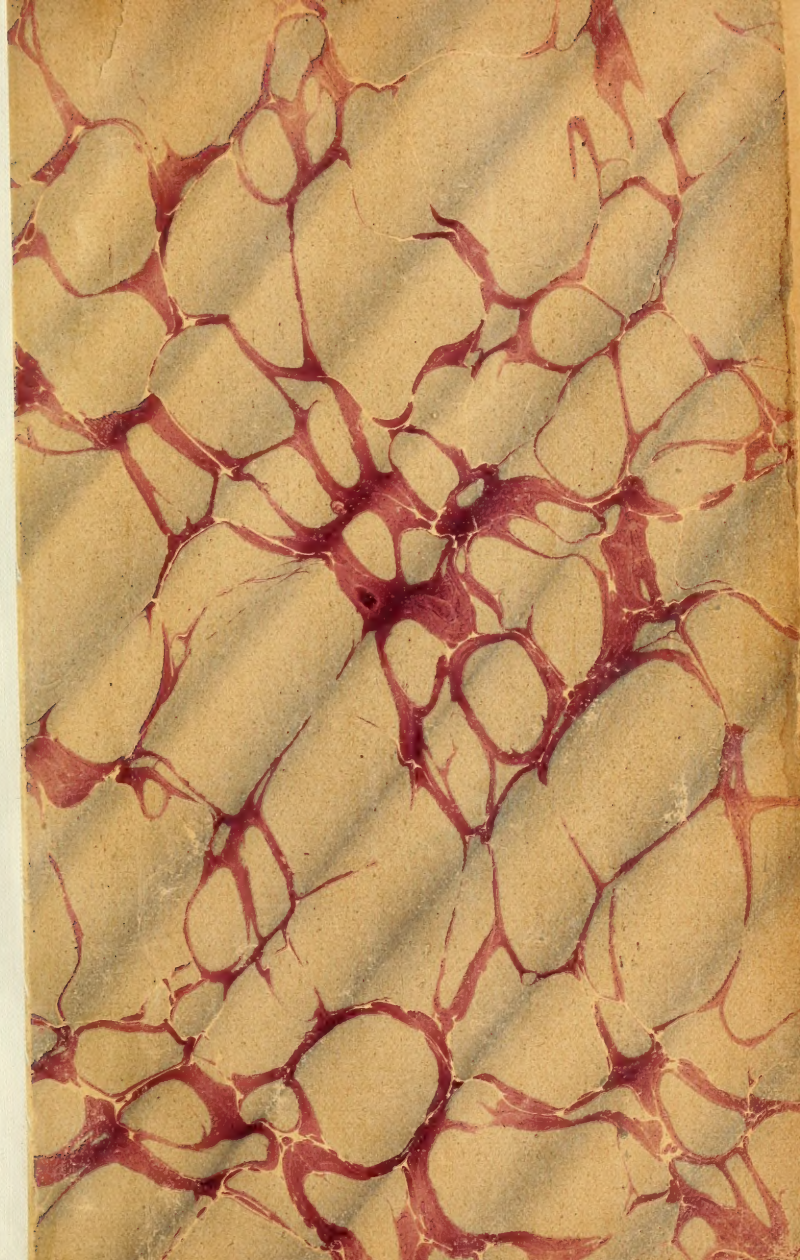








BLANCHETTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le THÉÂTRE-LIBRE,
le 2 février 1892. Reprise par le THÉÂTRE-LIBRE, sur la scène
de l'ÉDEN-THÉÂTRE, le 26 novembre 1893.

Reprise au THÉÂTRE-ANTOINE, le 30 septembre 1897.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

BERNARD PALISSY, un acte en vers, en collaboration
avec M. GASTON SALANDRI. (*Épuisé.*)

MÉNAGES D'ARTISTES, comédie en trois actes.

BLANCHETTE, comédie en trois actes.

L'ENGRENAGE, comédie en trois actes.

LA ROSE BLEUE, comédie-vaudeville en un acte.

LES BIENFAITEURS, comédie en quatre actes.

L'ÉVASION, comédie en trois actes. (*Couronné par
l'Académie française.*)

L'ÉCOLE DES BELLES-MÈRES, comédie en un acte.

LE BERCEAU, comédie en trois actes.

RÉSULTAT DES COURSES, comédie en six tableaux.

LES TROIS FILLES DE M. DUPONT, comédie en quatre
actes.

LA ROBE ROUGE, pièce en quatre actes. (*Couronné par
l'Académie française.*)

LES REMPLAÇANTES, pièce en trois actes.

LES AVARIÉS, pièce en trois actes. (*Interdite par la
censure.*)

LA PETITE AMIE, pièce en quatre actes.

MONSIEUR DE RÉBOVAL, comédie en quatre actes (non
publiée).

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation
réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

BRIEUX

BLANCHETTE

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

SEPTIÈME ÉDITION



5-9348
—
28/5/03

PARIS. — I

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU, ET 16, RUE MOLIÈRE

(Près le Théâtre-Français)

1903

Tous droits de reproduction, de traduction et d'analyse réservés,
pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PERSONNAGES

	1892	1897
	Mlles	Mlles
ÉLISE ROUSSET	DULAC.	MELLOT.
LUCIE GALOUX	MŒURIS.	CLEM.
MADAME ROUSSET	BARNY.	BARNY
MADAME JULES	GARNIERI.	LUCE COLAS.
	MM.	MM.
ROUSSET	ANTOINE.	ANTOINE.
MORILLON	PINSARD.	PONS ARLÈS.
AUGUSTE MORILLON . . .	LAUDNER.	ARQUILLIÈRE.
LE CANTONNIER	GÉMIER.	GÉMIER.
GEORGES GALOUX	RENARD.	DESPORTES.
M. GALOUX	RENARD.	MARSAY.
UN VOITURIER	VERSE.	VERSE.

De nos jours, en province.

PQ

2201

B5B6

1903

A

ANDRÉ ANTOINE

Mon cher ami,

Pendant dix ans, j'ai promené des manuscrits dans tous les théâtres de Paris ; le plus souvent, ils n'étaient même pas lus.

Grâce à toi, grâce au Théâtre-Libre, je puis enfin apprendre mon métier d'auteur dramatique, et voici, en deux ans, la deuxième pièce que tu me joues.

Je tiens à t'en remercier publiquement.

BRIEUX.

BLANCHETTE

ACTE PREMIER

L'intérieur d'un petit cabaret de village. Le décor est posé en angle ; ✓

on ne voit donc que deux des murs de la salle : le plus grand à droite.

A gauche, un petit comptoir, un peu surélevé, et sur lequel sont des bouteilles de liqueurs et des verres vides. Une table au premier plan.

Au mur une étagère chargée de bouteilles. Une porte d'intérieur.

A droite, premier plan, une porte vitrée avec un rideau blanc, donnant sur la route. Un peu plus loin, une fenêtre avec un rideau semblable et que des géraniums en pots écartent des vitres. Devant la fenêtre et parallèlement au mur, une longue table de bois, bordée, de chaque côté, d'un banc.

Au milieu, un peu à droite, une table ronde couverte d'une toile cirée, et sous laquelle sont des tabourets de paille.

Aux murs : à celui du fond, un brevet d'institutrice, sous verre ; un peu partout, des chromolithographies représentant les quatre saisons sous la figure de jeunes femmes blondes et brunes ; l'affiche officielle de la loi sur l'ivresse publique, etc.

Sur la table longue, des jeux de dominos.

SCÈNE PREMIÈRE

ROUSSET, MADAME ROUSSET,
MADAME JULES.

✓ Madame Rousset, 50 ans. Jupe et corsage de reps gris; tablier bleu.
Tête nue. Rousset, 60 ans : cheveux gris, glabre, teint coloré
— un pantalon de drap gris, un gilet marron. Chemise de
couleur en toile — une chaîne de montre en argent. Madame
Jules, cuisinière de bonne maison. Robe noire, tablier blanc.
Au lever du rideau, Rousset est sur la porte, fumant sa pipe.
Madame Rousset met des légumes dans le panier de madame
Jules.

MADAME ROUSSET.

Il n'y a personne à dîner chez tes patrons ?

MADAME JULES.

Non.

MADAME ROUSSET.

C'est bien tout ce qui te faut alors ? Tu sais, je
n'ai pas l'habitude... Nous ne vendons des légumes
qu'à toi.

MADAME JULES.

C'est tout, la mère Rousset.

MADAME ROUSSET, Elle dispose trois verres sur
le comptoir et y verse de l'eau-de-vie. Appelant :

Allons, père, viens boire ça !

ROUSSET.

Allons-y. (Il descend.) A la vôtre !

Ils boivent.

MADAME ROUSSET.

Il faut que j'aïlle inscrire.

Elle va au comptoir, ouvre un tiroir et en tire un carnet sur lequel elle écrit pendant ce qui suit.

ROUSSET.

Toujours contente, Madame Jules ?

MADAME JULES.

Toujours. Voilà vingt-cinq ans que je suis dans cette maison, et vingt ans que mon mari y est cocher ; alors, c'est que nous y sommes bien.

ROUSSET.

Comme le temps passe !

MADAME JULES.

Mon Dieu ! oui. Je t'ai connue jeune fille, toi, Élisabeth.

MADAME ROUSSET.

Oui, nous étions déjà amies avant que ce beau garnement-là ne vienne ici m'enjôler...

MADAME JULES.

Mais oui. J'ai même été ta demoiselle d'honneur. J'ai quasiment vu naître ta fille, et je crois que je l'aime autant que toi. Ça en fait du temps, hein ! Ça en fait, des fois, que je serai venue ici acheter les provisions de M. Galoux !

ROUSSET, qui est remonté à la porte.

Le voilà justement qui vient par ici, monsieur le conseiller général.

MADAME JULES.

Mon patron ?

ROUSSET.

Mais oui.

MADAME JULES.

Je me sauve. (Elle finit de boire.) Au revoir, Élisabeth
Au revoir, père Rousset...

ROUSSET, MADAME ROUSSET.

Au revoir, madame Jules.

Elle sort.

MADAME ROUSSET.

Il rentre au château, M. Galoux ?

ROUSSET.

Probable.

MADAME ROUSSET.

Appelle-le.

ROUSSET.

Pourquoi faire ?

MADAME ROUSSET.

On lui dira toujours un mot pour ta fille, ça ne
peut pas faire de mal.

ROUSSET.

Il ne nous écoutera point.

MADAME ROUSSET.

Si, donc.

ROUSSET.

Tu crois ça, toi.

MADAME ROUSSET.

Dame, dans trois mois, il se présentera pour être
député...

ROUSSET.

T'as raison. Tais-toi, le voilà. (Haut.) Bonjour, Monsieur Galoux ! Votre cuisinière sort d'ici.

SCÈNE II

ROUSSET, MADAME ROUSSET, M. GALOUX.

M. Galoux, 55 ans, en veston et chapeau mou, grisonnant, paraît à droite.

M. GALOUX, donnant une poignée de main à Rousset.

Oui, je l'ai vue. Eh bien ! ça va-t-il comme vous voulez, père Rousset ?

ROUSSET.

Ça va bien tranquillement. Entrez donc, Monsieur Galoux, entrez donc.

M. GALOUX.

Avec plaisir. (A madame Rousset) Bonjour, Madame Rousset.

MADAME ROUSSET.

Bonjour, Monsieur Galoux.

Rousset a fermé la porte.

ROUSSET.

Là ! Asseyez-vous. (Il tire son tabouret de sous la table ronde.) Il fait bon ce matin.

M. GALOUX.

Mais oui.

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce qu'on peut vous offrir ?

M. GALOUX.

Oh ! merci , je ne prends jamais rien avant déjeuner... Ça va-t-il, le commerce ?

MADAME ROUSSET.

Vous savez, le débit ne rapporte pas beaucoup. Il y a des jours où nous ne voyons personne. Heureusement que Rousset travaille à notre terre...

ROUSSET.

Et encore qu'on a bien du mal. Une terre que nous avons achetée dans le temps, quand le commerce allait bien ; nous avions le bureau de tabac alors ! On nous l'a enlevé pour le donner au patron de l'autre débit... parce qu'un ancien ministre est venu demeurer dans une maison où son cousin est concierge à Paris. Ah ! ça ne va plus guère !

MADAME ROUSSET.

Mais ce n'est pas pour cela que le temps nous dure.

M. GALOUX.

Pourquoi vous dure-t-il ? racontez-moi cela...

MADAME ROUSSET.

C'est pour Blanchette... pour Élise... pour notre fille enfin. Quand elle était petite, elle était toute pâle, & alors, on l'appelait Blanchette et le nom lui est resté.. C'est pour elle que...

ROUSSET.

Mais oui ! Voyons, Monsieur Galoux, on est toujours à parler du gouvernement... vous devez savoir cela, vous qui allez être député...

M. GALOUX.

Oh ! vous allez bien vite...

ROUSSET.

Bien vite ! Je vous le dis, moi... Et quand le père Rousset dit quelque chose, c'est comme si le notaire y avait passé... Je ne suis pas une fichue bête ! Je n'ai pas été à l'école, c'est vrai ; c'est tout juste si je sais lire et écrire, mais il y en a encore plus d'un à qui j'en remontrerais... Eh bien ! pourriez-vous me dire, à quoi ça sert que le gouvernement ait délivré ce papier-là à notre enfant ? (Il va au fond, monte sur un banc et décroche le brevet sous verre qui était suspendu au mur.) Il y en a pourtant des cachets et des signatures. Tenez, vous qui avez de bons yeux, lisez cela... moi, je vais chercher les miens.

Il va prendre ses lanettes sur le comptoir, les met et revient.

M. GALOUX.

Qu'est-ce que c'est ?... Ah ! le brevet de capacité de votre fille.

ROUSSET.

Oui. Il est revenu ce matin de chez l'encadreur... On peut bien le mettre sous verre : il nous coûte assez cher, ce papier-là !...

MADAME ROUSSET.

Il n'y a que le bon Dieu qui le sait, combien il nous coûte.

ROUSSET.

C'est pourtant bien en règle... (Lisant.) « République française... Brevet de capacité pour l'enseignement primaire. Institutrices. Brevet supérieur... Vu le décret... Vu l'arrêté... Vu le procès-verbal... Vu le certificat... Délivre à Mademoiselle Rousset Élise-Marguerite, le présent brevet. »

M. GALOUX.

Oui, je vois.

ROUSSET.

Eh bien ! depuis six mois, qu'on l'a trouvée bonne à être institutrice, pourquoi ne la prend-on pas ?

M. GALOUX.

C'est qu'il y en a d'autres à caser.

ROUSSET.

Je m'en moque pas mal. Est-ce qu'il y en a de plus instruites que Blanchette ? Mademoiselle Lucie votre demoiselle, peut bien vous le dire puisqu'elle était dans la même pension.

M. GALOUX.

Ma fille, en effet, me parle tous les jours de mademoiselle Élise qui est sa meilleure amie ; nous vous portons beaucoup d'intérêt, vous le savez. Je vous promets de dire un mot au préfet.

ROUSSET.

Il fera bien de se dépêcher, monsieur le préfet, parce que tout cela, vous savez, ces retards, ces... au point de vue politique, ça ne fait pas bon effet dans le canton. Je vous en parle, moi... ça m'est bien égal... seulement on se dit : Tout de même, on ne protège guère les ouvriers.

M. GALOUX.

Je vous promets de m'en occuper.

ROUSSET.

Vous serez bien bon. Il faut que la jeunesse travaille. Si vous avez gagné votre fortune, vous, ce n'est pas en vous croisant les bras, pas vrai, c'est en vendant des cuirs ; en en vendant dur et ferme... Moi, je ne veux pas de paresseux dans ma famille.

M. GALOUX.

Dites à mademoiselle Elise qu'elle prenne patience...

MADAME ROUSSET.

Mais c'est qu'elle s'ennuie, la pauvre petite !

M. GALOUX.

Lucie viendra la voir tout à l'heure.

ROUSSET.

C'est ça !

MADAME ROUSSET.

Et vraiment, vous ne voulez rien prendre ? Pas même un petit verre de cognac...

M. GALOUX.

Non, non, merci. Je me sauve.

ROUSSET.

Alors, Monsieur Galoux, on peut compter sur vous ?

M. GALOUX.

Oui, mais prenez patience.

ROUSSET.

Patience ! Patience ! C'est commode à dire ! Avec tout ça c'est toujours l'ouvrier qu'est le dindon de la farce. L'État nous trompe.

M. GALOUX.

Mais comment cela, voyons ?

ROUSSET.

Du moment qu'il m'a poussé à donner de l'instruction à mon enfant en inventant des facilités, des concours, en distribuant des bourses, en faisant des pro-

messes, il doit tenir sa parole. Jadis, j'ai écouté monsieur le maire ; je vous ai écouté, vous qui êtes dans la politique ; vous m'avez excité à laisser Elise à l'école, en me faisant espérer un tas de choses, disant qu'elle gagnerait de l'argent, et patati et patata, lorsqu'elle aurait son brevet. Elle l'a aujourd'hui ; alors, faut lui donner de quoi vivre et lui trouver une place. Et ce n'est pas une faveur que je demande, c'est ce que l'on me doit. Il y a un papier.. (Désignant le brevet.) Le voilà. Il est échu : il faut payer !

M. GALOUX.

Mais on ne peut pas donner une place à votre fille avant son tour. Les autres se plaindraient : ce serait une injustice.

ROUSSET.

Qu'est-ce que ça peut me faire ! Du moment que j'aurai mon dû ! Les affaires des autres ne me regardent pas. Qu'ils réclament... Qu'ils s'arrangent !

M. GALOUX.

Je vous le répète, je verrai le préfet dès demain.
Au revoir.

Il sort.

ROUSSET, MADAME ROUSSET.

Au revoir, Monsieur Galoux.

ROUSSET, après le départ de M. Galoux, en descendant.

Il est bon !... Si c'était pour passer seulement selon notre droit, on n'aurait pas besoin de lui !

MADAME ROUSSET.

Parbleu !...

ROUSSET.

Elle n'est pas encore levée, Blanchette?

MADAME ROUSSET.

Oh ! si ! je l'ai entendue marcher il y a longtemps.
(A elle-même, en sortant à gauche.) Il faut tout de même
que j'aille la réveiller, cette gamine-là... elle dormi-
rait jusqu'à midi...

Elle sort.

ROUSSET.

Moi, je vais raccrocher cela...

Il va suspendre le brevet encadré à la place où il était.
Entrent Morillon et son fils Auguste.

SCÈNE III

ROUSSET, MORILLON, AUGUSTE,
MADAME ROUSSET.

Morillon et Auguste reviennent des champs. En entrant, ils portent la
main à leurs casquettes. Il vont ensuite s'asseoir à la table du milieu
et restent pendant un long moment sans rien dire.

ROUSSET.

Du café?

MORILLON.

Du café.

ROUSSET, prenant les tasses et le sucre sur le comptoir. Haut.
Apporte le café, la bourgeoise.

MORILLON, à Rousset qui pose les tasses sur la table.
Vous n'en prenez point?

ROUSSET.

Tout de même. (Il apporte une tasse pour lui et s'assied.)

MADAME ROUSSET, versant le café.

V'là du beau temps...

MORILLON.

C'est du beau temps pour travailler. (Madame Rousset sort.)

ROUSSET.

Voyons! est-ce aujourd'hui que nous allons nous entendre pour votre pièce de terre?

MORILLON.

Elle vous tient toujours à cœur?

ROUSSET.

Dame! je la borde de trois côtés. Elle me gêne. Si elle était à moi, je pourrais faire un sillon, d'un seul trait, long comme d'ici à l'église. Voilà bien dix ans que je veux vous l'acheter.

MORILLON.

Nous ne sommes point pressés...

ROUSSET.

Si vous voulez, je vous l'échange contre ma pièce qui est au bord de la rivière et qui est quasiment plus grande... J'ai dit « quasiment ». Qu'est-ce que ça peut vous faire, à vous qui êtes charron de votre métier, et qui ne travaillez la terre que par-ci par-là, le matin ou le dimanche, avec votre gars? Celle que je vous propose est plus près de votre atelier.

MORILLON.

Vous en avez bien envie, donc?

ROUSSET.

Moi! (Médiant.) Oh! c'est notre intérêt à tous les deux... (A Auguste.) Donne-nous la goutte, garçon. (Auguste se lève et va chercher sur le comptoir la bouteille d'eau-de-vie et l'apporte. Il va au brevet et le regarde.)

AUGUSTE.

Père?

MORILLON, se levant et allant à lui.

Qu'est-ce que c'est?

AUGUSTE.

Le brevet.

ROUSSET, toujours assis.

Oui, le voilà encadré...

MORILLON, bas à son fils.

C'est vrai, alors?

AUGUSTE, bas.

C'est vrai. Dis-le père, que je veux l'épouser.

MORILLON.

Milite! (Haut, à Rousset.) Alors, Blanchette sera institutrice... comme mademoiselle Dumesnil?

ROUSSET.

Dame... c'est écrit là-dessus... et signé par le gouvernement... (Il va à eux.) Tu sais lire, pas vrai, Auguste?

MORILLON.

Cette bêtise. Il a été à l'école jusqu'à douze ans et il a passé un an au régiment. Il est revenu caporal, vous le savez bien.

ROUSSET.

Bien, qu'il lise.

MORILLON.

Faut qu'elle soit instruite, tout de même!

ROUSSET.

Qu'elle l'est un peu, oui. Je ne sais pas ce qu'elle ne sait pas. Sa maîtresse a dit qu'elle n'avait plus rien à lui apprendre. Et avant-hier, il y a l'instituteur qui était là, il a voulu causer politique avec elle. Elle lui a fermé le bec, ça n'a pas été long.

MORILLON.

A l'instituteur?

ROUSSET.

Pourquoi pas? Est-ce parce qu'elle est la fille au père

Rousset qu'elle ne peut pas être savante? Mademoiselle Lucie Galoux, qui est pourtant la fille d'un homme instruit, n'a pas pu l'avoir, ce brevet-là...

MORILLON.

Pas possible!

ROUSSET.

Elle a été collée à l'oral.

MORILLON.

Hein?

AUGUSTE.

A la seconde partie de l'examen, elle a été refusée.

ROUSSET.

Ça a l'air de vous étonner...

MORILLON.

Dame.

ROUSSET.

Et puis, savez-vous la combien qu'elle est du canton?

MORILLON.

Non.

ROUSSET.

Elle est la troisième...

MORILLON.

La troisième!... Est-ce qu'elle gagne, maintenant?

ROUSSET.

Non. Elle gagnera quand elle aura sa place!

MORILLON.

Oui, mais, quand? Voilà!

ROUSSET.

✓ Demain si nous voulions! Le préfet me faisait encore demander par M. Geloux, tout à l'heure, si nous étions décidés. Je veux qu'elle se repose un peu... Il n'y en a point treize à la douzaine, des parcelles, vous savez. (Il rit.)

MORILLON.

Je veux bien le croire.

ROUSSET, allant à la table.

La rincette, hein ? père Morillon.

MORILLON.

Ce n'est pas de refus.

AUGUSTE, bas à son père.

Dis-le, père, que je veux l'épouser... ou plutôt... non... ne dis rien... Il ne voudrait pas.

MORILLON, posant une pièce sur le comptoir.

Minute. Je reviendrai tantôt... J'ai quelque chose à vous dire.

ROUSSET, prenant de la monnaie dans le tiroir
et rendant à Morillon.

Pour la terre ?

MORILLON.

Pour la terre et pour autre chose, peut-être.

ROUSSET.

C'est ça... on tâchera de s'entendre... A tantôt. (Ils sortent. Rousset va porter les tasses sales dans la pièce à gauche, sans fermer la porte. A sa femme, au dehors.) Et Blanchette ?

MADAME ROUSSET.

Elle est dans sa chambre, elle dessine.

ROUSSET, criant.

Eh ! Blanchette ! Ohé ! Blanchette ! Est-il fini ton bonhomme ?... (A madame Rousset, après avoir écouté.) Qu'est-ce qu'elle dit ?

MADAME ROUSSET, au dehors.

Elle dit qu'elle va descendre...

ROUSSET, criant.

Apporte ça ici, et je vas mettre mes lunettes... (Il descend en scène et remet ses lunettes qu'il avait reposées sur le

comptoir. — Il retourne à la porte de gauche.) Allons !... Oh ! mais il ne fait pas assez clair, par là. Viens-nous montrer ça par ici, au grand jour... Est-il fini ?

ÉLISE, entrant avec des dessins.

Oui, père.

SCÈNE IV

ROUSSET, ÉLISE, puis MADAME ROUSSET.

✓ Élise a vingt-un ans. Cheveux châains, ni jolie ni laide. Vêtue très simplement, mais avec une certaine coquetterie.

ROUSSET.

Voyons ! (Il va à la fenêtre et regarde le dessin.) Mais c'est le modèle, ça ?

ÉLISE.

Pas du tout. Le voilà, le modèle.

ROUSSET.

On les mettrait à côté l'un de l'autre qu'on ne saurait pas le reconnaître... Tiens... là. — (Il les met sur la table.) Attends un peu... (Criant) Eh ! la bourgeoise ? (A Élise.) Ne lui dis rien. On va lui demander lequel est le modèle... Viens par ici, la mère...

MADAME ROUSSET, du dehors.

Mais je suis en train de laver les verres...

ROUSSET.

Ça ne fait rien. Arrive tout de même.

Entre madame Rousset, les manches retroussées et s'essuyant les mains à son tablier bleu.

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce qu'il te faut ?...

ÉLISE.

Maman me l'a vu faire : elle va deviner...

ROUSSET.

Sapristi, c'est vrai ! (Regardant dans la rue, à travers le vitrage.) Qui est-ce qui passe là ?...

MADAME ROUSSET.

C'est Bonenfant, le cantonnier...

ROUSSET, criant.

Eh ! Bonenfant...

Il va à la porte.

ÉLISE.

Père ! Père ! mais non, ce n'est pas la peine...

ROUSSET.

Laisse donc... Je te dis qu'il ne saura pas lequel...

ÉLISE.

Il n'y connaît rien...

ROUSSET.

Y a pas besoin de s'y connaître... (Il ouvre la porte.)
Eh ! Bonenfant !... Viens par ici !

SCÈNE V

LES MÊMES, — LE CANTONNIER.

LE CANTONNIER.

Qu'est-ce qu'il y a ?...

ROUSSET, aux siens.

Chut ! Dites rien.

LE CANTONNIER, entrant, portant la main à sa casquette.
Serviteur.

ROUSSET.

Regarde un peu ces deux images-là. Laquelle que t'aimes le mieux ?

LE CANTONNIER.

Qui qu'c'est ?

ÉLISE.

C'est Romulus

LE CANTONNIER.

Connais pas.

ROUSSET, éclatant de rire bruyamment.

Ah ! Ah ! Ah ! Il ne connaît pas ! Il est mort...
Est-ce pas, Blanchette ?...

ÉLISE,

Oui, père.

ROUSSET.

Dis-lui un peu ce que c'était que Romulus...

ÉLISE.

Oh !... à quoi cela sert-il ?

ROUSSET.

✓ Ça sert à faire voir que tu n'es point une bête, et que je n'ai pas perdu mon argent, à t'envoyer à l'école jusqu'à vingt ans... Dis-lui ce que c'est que Romulus...

ÉLISE, d'un ton naturel.

« Romulus est considéré comme le fondateur de

Rome. L'an 776 avant notre ère, Numitor, roi ou dictateur d'Albe-la-Longue, fut détrôné par son frère Amulius. Sa fille Rhéa Sylvia, mise au rang des vestales, vierges consacrées au culte divin, devint cependant mère de deux jumeaux : Romulus et Rémus... »

ROUSSET, qui a regardé sa fille avec admiration.

Tu ne te doutais pas, de ça ? Eh bien, moi non plus... Elle n'est point tout à fait si bête que nous, tu sais?... L'autre jour, il y a l'instituteur qui a voulu causer politique, elle l'a boulé comme un lapin...

LE CANTONNIER.

Hein ! Les enfants d'aujourd'hui !...

ROUSSET.

Maintenant que tu connais le bonhomme. Dis lequel que t'aimes le mieux... Chut!.. dites rien.

LE CANTONNIER.

J'aime autant l'un que l'autre...

ROUSSET.

Mais lequel qui est le modèle ?...

LE CANTONNIER.

Celui-là...

ROUSSET, au comble de la joie.

C'est celui de Blanchette !... Ah ! Ah ! Ah ! (il lui donne une grande claque sur l'épaule ; de toutes ses forces.) Ah ! Ah ! Mon vieux, si tu veux en savoir faire autant avant de mourir, faut te dépêcher d'aller à l'école !...

LE CANTONNIER, riant aussi.

Pour sûr !... Ben, Blanchette, quand tu courais

dans les chemins et que je te traînais dans ma brouette, je ne me serais jamais douté... Te souviens-tu bien de moi au moins ?

ÉLISE, un peu embarrassée.

Certainement, Monsieur...

LE CANTONNIER.

Ah ! « Monsieur ! » Tu ne me disais pas Monsieur, quand tu me grimpais sur les épaules, ou que tu montais aux arbres comme un garçon... T'avais pas peur qu'on voie tes mollets à ce temps-là ! (Il éclate de rire ainsi que Rousset et madame Rousset. Élise sourit seulement.) Maintenant, la v'là comme une princesse... Tu te rappelles, dans le clos Guimbard, quand le garde te courait après, pour avoir volé des pommes...

ÉLISE, souriant.

... Avec son chien Pataud...

LE CANTONNIER.

Tu te souviens de Pataud... Il est mort. Allons, je me sauve, parce que si on se met à parler de Pataud, je serai encore là demain... Bonsoir, la compagnie...

ROUSSET.

Bonsoir, père Bonenfant...

Il sort.

SCÈNE VI

ROUSSET, ÉLISE, MADAME ROUSSET.

MADAME ROUSSET, devant le dessin.

Il faudra le faire encadrer.

ROUSSET.

Où, on le mettra à côté de ton brevet... Ah! à propos, j'ai vu M. Galoux, ce matin.

ÉLISE, inquiète.

Est-ce que Lucie ne va pas venir aujourd'hui ?

ROUSSET.

Si... Ne pleure pas... (Sans méchanceté.) Hein, ta Lucie ! tu ne peux pas t'en passer. C'est malheureux que vous ne puissiez pas vous marier ensemble...

MADAME ROUSSET.

Vous en êtes, une paire d'amies, toutes les deux !

ÉLISE, avec sincérité mais simplement.

Où, je l'aime bien !

ROUSSET.

Son père m'a dit qu'il parlerait pour toi au préfet, pour la place d'institutrice.

ÉLISE. Elle joue machinalement avec le dessin de Romulus.

Ah !

MADAME ROUSSET.

N'abîme pas ton dessin. Tu seras bien contente de l'avoir, lorsque tu seras mariée, pour orner ta chambre.

ÉLISE.

Quand je serai mariée... j'aurai des tableaux autrement beaux que ça, dans mon salon...

ROUSSET.

Dans ton salon ?

ÉLISE.

Oui, je veux un salon comme celui de M. Galoux. Et puis une chambre Louis XV, un lit de milieu.

ROUSSET.

Mazette! en voilà, des rêves!

ÉLISE.

Oh! j'en ai bien d'autres.

MADAME ROUSSET.

Lesquels?

ÉLISE.

Une masse. D'abord, j'habiterai Paris.

MADAME ROUSSET.

Pourquoi?

ÉLISE.

(H) Je n'aime pas les paysans... Je veux dire... la campagne. Je n'aime pas la campagne. Alors, j'habiterai Paris l'hiver. Ensuite, je voyagerai...

ROUSSET.

Elle va! Elle va! Mais toutes ces choses-là, ça ne se paie pas avec des noyaux de pêche, ma belle Blanchette.

ÉLISE.

Je le sais bien. Je serai riche.

ROUSSET.

Comment?

ÉLISE.

Mon mari le sera.

MADAME ROUSSET

Mais tu crois qu'il viendra te chercher chez le père et la mère Rousset, débitants et cultivateurs?

ÉLISE.

Pourquoi pas?

MADAME ROUSSET.

Tu te mets des idées dans la tête à te rendre malheureuse plus tard...

ÉLISE.

Qui sait !... madame Dubarry a été marchande de pommes de terre frites et Rachel a chanté dans les cours.

MADAME ROUSSET.

Je n'en sais rien, mais...

ROUSSET.

Laisse-la donc bâtir ses châteaux en Espagne. Cette petite, ça lui fait plaisir... Mieux vaut dire cela que du mal de son prochain.

ÉLISE.

M. Galoux n'a pas dit à quelle heure Lucie viendrait ?

ROUSSET.

Non.

Élise va à la porte et regarde dans la rue.

MADAME ROUSSET, bas à son mari.

Tu n'as pas remarqué une chose, toi ?

ROUSSET.

Non.

MADAME ROUSSET.

Quelque chose qui m'a fait de la peine ?

ROUSSET.

Non.

MADAME ROUSSET.

Quand elle disait ce qu'elle ferait, une fois mariée...

ROUSSET.

Eh bien ?

MADAME ROUSSET, (très détaillé.)

Elle nous a oubliés. Elle ne disait rien pour nous. On croirait qu'à ce moment-là, elle ne nous reconnaîtra plus... Rousset... j'ai peur que maintenant, ta fille ne soit trop instruite pour nous...

ROUSSET, riant.

Ah ! ah ! la mère ! Tu voudrais aller dans les salons, avec les belles Madames... Mais, ma pauvre mère, de quoi aurions-nous l'air... Nous ne sommes que des paysans... Ah ! tu voudrais faire des révérences sur des parquets cirés, et puis avoir des chapeaux de quarante francs et des robes de soie !... C'est pas pour nous, tu sais bien, ces affaires-là.... C'est bon pour Blanchette, qui sait parler et se tenir, mais nous deux, ma bonne Élisabeth, nous n'avons qu'à espérer d'être bien portants, et d'avoir du travail jusqu'à la fin de nos jours...

ÉLISE, descendant, à elle-même.

On ne la voit pas, mais elle ne peut pas tarder.

ROUSSET, riant toujours.

Sais-tu ce qu'elle disait, ta vieille bonne femme de mère... Elle disait qu'elle voudrait s'asseoir dans tes fauteuils dorés, et puis faire la dame... Ah ! ces Messieurs ne se moqueraient point de toi, non !

MADAME ROUSSET.

Je ne disais pas cela... Seulement tu n'as pas prononcé un mot pour nous, dans tes projets.

ÉLISE.

Moi, je... Oui... mais... mais si... vous aurez une belle maison de campagne...

ROUSSET.

Là... Tu vois, la mère... Et toute la journée, nous la passerons à nous tourner les pouces... Rien... on ne fera rien. Moi, je veux avoir un domestique pour m'apporter mon mouchoir...

Il rit.

ÉLISE.

C'est ça. (Un temps.) Tu devrais bien aller te changer... à cette heure-ci, tu n'es pas débarbouillé, ni rasé.

ROUSSET.

Bah ! je suis bien assez beau pour rester ici...

ÉLISE.

Lucie va venir, avec M. Georges, peut-être...

ROUSSET.

Il sait bien ce que c'est que des paysans...

ÉLISE.

Ça ne fait rien...

ROUSSET.

Allons, on y va... Je vas me faire beau comme un ministre.

Il sort à gauche.

SCÈNE VII

ÉLISE, MADAME ROUSSET.

ÉLISE.

A quelle heure doit-elle venir, Lucie ?

MADAME ROUSSET.

Je ne sais pas.

ÉLISE, allant à la porte.

On ne la voit pas ?... Si ! c'est elle qui vient là-bas... Avec M. Georges... et Fox... (Redescendant.) Il faut cacher cela.

Elle roule son dessin et le modèle.

MADAME ROUSSET.

Au contraire, laisse-le. M. Georges le verra...

ÉLISE.

Non, non. (Baissant les manches de sa mère, lesquelles étaient retroussées.) Baisse tes manches... Ton tablier... Retire ton tablier....

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce que ça peut faire ? On sait bien que nous ne sommes que des ouvriers...

ÉLISE.

Ça ne fait rien... (Elle lui donne les dessins.) Tiens ! emporte cela...

MADAME ROUSSET, sortant à gauche.

Je reviens tout de suite.

ÉLISE.

C'est cela. (Elle tire de sa poche une petite boîte à poudre de riz dont le couvercle est une glace, se poudre légèrement, et arrange ses cheveux. — Seule.) Oh ! ma bonne petite Lucie, je t'aime bien... Et Georges... Georges... C'est bon, de dire son nom, tout court. (Elle va au fond.) Les voici...

Elle sort en courant, au devant d'eux, et revient, en embrassant Lucie. — Georges, 24 ans, costume de chasse, fusil, son chien en laisse, entre ensuite.

SCÈNE VIII

ÉLISE, LUCIE, GEORGES,
puis MADAME ROUSSET, FOX, chien.

ÉLISE, embrassant Lucie.

Que je suis contente de te voir!...

LUCIE.

Et moi!... Comment te portes-tu?... Georges va à la
chasse... Il m'a amenée.

ÉLISE.

Tu restes longtemps?

LUCIE.

Oui. Georges me reprend ici..

ÉLISE.

Quel bonheur !

GEORGES.

Et moi, on ne me dit pas bonjour, à moi?

ÉLISE.

Si! Si. Bonjour, Monsieur Georges.

GEORGES.

Bonjour, Mademoiselle Blanchette...

ÉLISE.

Je ne veux pas que vous m'appeliez Blanchette.
Mon nom est Élise.

GEORGES.

Bien, Blanchette...

ÉLISE.

Encore !

GEORGES

Laissez-moi vous embrasser...

ÉLISE.

Du tout.

GEORGES

Pour vous dire bonjour ! Vous embrassez bien
ma sœur !...

Il l'embrasse par surprise.

ÉLISE.

Ah ! Monsieur Georges !... Lucie, fais-le finir...

LUCIE.

Georges, si tu n'es pas sage, je le dirai à maman.

GEORGES, moqueur.

▷ J'vas l'dire à maman !

LUCIE.

Veux-tu finir !

ÉLISE.

Et toi, Fox ! mon beau Fox... Viens, mon trésor...
mon beau toutou... Qu'il est zoli... Oh ! le joli sien-
sien ! Il va aller à la cha-chasse ! (Elle se met à genoux
près du chien et l'embrasse à plusieurs reprises.) avec son pe-
tit maimaitre... (Couchant sa tête sur celle du chien, bas :)
où qu'il est t'en maimaitre ? où qu'il est Georges... Il
s'appelle Georges, ton maimaitre... Tiens !

Elle l'embrasse de nouveau.

GEORGES.

C'est à vouloir être chien ! Si je me mettais à qua-
tre pattes !

Il feint de s'y mettre.

ÉLISE, riant aux éclats.

Dieu ! qu'il est bête !

GEORGES.

Vous avez dit, Blanchette ?

ÉLISE.

Je vous demande pardon, Monsieur Georges., je vous demande pardon.

GEORGES.

A la bonne heure. Je vous confie Lucie. Fox et moi, nous allons voir dans le champ de betteraves si on peut faire lever un perdreau, et nous reviendrons la chercher.

Il va pour sortir.

MADAME ROUSSET, entrant.

Monsieur Georges ! (A Élise.) Comment ! tu le laisses partir comme ça sans rien prendre ! (A Georges.) Monsieur Georges... Qu'est-ce qu'on peut vous offrir ?...

GEORGES.

Rien du tout, merci.

MADAME ROUSSET, le prenant par le bras.

Ah ! par exemple ! je voudrais bien voir cela... Venez, venez...

ÉLISE.

Mais maman... Si M. Georges ne veut pas...

MADAME ROUSSET.

C'est bon, c'est bon. Vous allez boire quelque chose.

ÉLISE, la tirant par la jupe, bas.

Maman !

MADAME ROUSSET.

Laisse donc ! Un grand garçon comme ça ! il n'a pas peur d'un verre d'eau-de-vie.

GEORGES.

Je n'ai pas soif, je vous assure...

MADAME ROUSSET, versant un petit verre d'eau-de-vie.

Il n'y a pas besoin d'avoir soif pour avaler ça... Ça vous donnera des jambes... (Prenant avec ses doigts un morceau de sucre et le mettant dans le verre.) Avec un bout de sucre...

ÉLISE.

Oh ! maman ! Avec tes doigts !

MADAME ROUSSET.

Bah ! j'ai les mains propres...

GEORGES.

Mais oui, ça ne fait rien.

Il boit.

MADAME ROUSSET.

Tu vois bien ! Il est moins difficile que toi.

GEORGES.

Pristi, c'est raide !

MADAME ROUSSET.

Ça fait du bien par où ça passe, hein ! Eh bien ! bonne chance !

ÉLISE.

Il ne faut jamais souhaiter bonne chance aux chasseurs. Ça porte malheur !

GEORGES.

Non. Plus maintenant. Allons, à tantôt !...

MADAME ROUSSET.

Au revoir, Monsieur Georges.

Il sort.

ÉLISE, à sa mère, bas, doucement.

Pourquoi n'as-tu pas retiré ton tablier ?...

MADAME ROUSSET.

Bah ! Il n'y a pas de déshonneur à porter un tablier...

ÉLISE, avec amertume.

Puis, je t'avais déjà dit que ce n'était pas comme il faut de forcer les gens à boire malgré eux.

MADAME ROUSSET.

Ah ! ma foi, je n'y ai plus pensé.

ÉLISE, sans dureté.

C'est ennuyeux.

MADAME ROUSSET.

Je me sauve. Comme ça, je ne dirai plus de bêtises.

ÉLISE.

Tu ne m'en veux pas... de te dire cela ?

MADAME ROUSSET.

Mais non... C'est à moi que j'en veux.

Elle sort.

SCÈNE IX

ÉLISE, LUCIE.

ÉLISE, à Lucie, qui lisait un journal ramassé sur une table.

Viens que je te débarrasse, mon beau chéri... Attends que je retire l'épingle... (Elle lui ôte chapeau et voilette.) J'aime te servir. Je voudrais être ta femme de chambre.

LUCIE.

Non, c'est moi... Je suis contente de te voir. (Elle l'embrasse.) J'en ai, des choses à te raconter !

ÉLISE.

Et moi donc !

LUCIE.

Eh bien ! commence.

ÉLISE.

Non. Toi.

LUCIE.

Installons-nous, d'abord.

ÉLISE.

As-tu apporté ton ouvrage ?

LUCIE.

Oui. J'ai appris un point de crochet nouveau.

ÉLISE.

Quel bonheur ! Tu vas me le montrer.

LUCIE.

Où nous mettons-nous ?

ÉLISE, désignant la table ronde.

Là.

LUCIE.

Non. Veux-tu ? Là, dans le comptoir.

ÉLISE.

Oh ! ma chère !

LUCIE.

Mais, ma chère, ce sera tellement amusant... On aura l'air de jouer à la marchande.

ÉLISE.

C'est cela.

Elles s'installent.

LUCIE.

On est très bien.

ÉLISE, la regardant.

Tu n'es pas coiffée comme d'habitude.

LUCIE.

Parce que je n'ai pas fait ma torsade ? Ça ne se porte plus.

ÉLISE.

Ah ! je changerai aussi, moi. Tu es mieux... Voyons, qu'est-ce que tu as à me raconter ?

LUCIE.

Moi, rien.

ÉLISE.

Tu disais, tout à l'heure...

LUCIE.

Oui, mais, je ne me rappelle plus. Et toi ?

ÉLISE.

Rien non plus. Si : je m'ennuie, quand tu n'es pas là. Comme à la pension. Te rappelles-tu ?

LUCIE.

Oui

ÉLISE.

Tu me battais, quelquefois.

LUCIE.

Moi !

ÉLISE.

Ne t'en défends pas : j'étais contente. Te souviens-tu quand nous nous sommes connues ?

LUCIE.

Non.

ÉLISE.

Tu étais un peu plus grande et plus forte que moi. Tu t'es approchée, un jour sans prononcer un mot, tu m'as pris des bonbons que ma mère m'avait apportés, et tu les as jetés dans le ruisseau du jardin... Je n'ai rien osé te dire. Alors, tu m'as pincée... très fort. J'ai pleuré, mais je ne t'en voulais pas... Le lendemain, tu m'as embrassée, en m'apportant des friandises. J'étais bien contente. Et tour à tour, tu me martyrisais et me caressais. C'était délicieux.

LUCIE.

Tu es bonne comme un ange.

ÉLISE.

Je me serais laissé faire, toujours. Je te savais riche, j'avais vu la voiture de ton père, et tu me pa-

raissais appartenir à un monde à part, si luxueux, si beau... et si loin de moi.

LUCIE.

Folle !

ÉLISE.

Mais ne parlons plus de cela. Où as-tu été, depuis l'autre jour ? Qui as-tu vu ?

LUCIE.

Oh ! ma chère, nous avons été en soirée chez le comte de Bellerive...

ÉLISE.

Vraiment ! Tu lui as parlé ?...

LUCIE.

Parbleu.

ÉLISE.

Comment est-il ? Grand, les cheveux blancs, la barbe blanche, les yeux vifs, distingué...

LUCIE.

Du tout : petit, gros, chauve et bégayant

ÉLISE.

Oh ! c'est malheureux !

LUCIE.

Pas du tout.

ÉLISE.

Tu as dansé ?

LUCIE.

Toute la nuit. Ma chère, avec des barons, des vi-

comtes, des marquis... Il y avait le marquis de Hautfort... tu sais...

ÉLISE.

Celui qui est si riche?...

LUCIE.

Oui.

ÉLISE.

Es-tu heureuse ! Et Georges, a-t-il dansé ?

LUCIE.

Non.

ÉLISE.

Quelle chance ! Penses-tu qu'il m'aime ?

LUCIE.

Je le crois.

ÉLISE.

Quel bonheur ! Il ne t'en a jamais parlé ?

LUCIE.

Non.

ÉLISE.

Toi, tu ne lui en as jamais rien dit non plus ?

LUCIE.

Rien de positif.

ÉLISE.

Cela ne fait rien. Lis-tu les feuilletons de l'*Indépendant* ?

LUCIE.

Non.

ÉLISE.

Moi, je lis tous ceux qui me tombent sous la main. Dans celui de l'*Indépendant*, il y a un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment, comme cela, et qui meurent sans se l'être dit. C'est très beau.

LUCIE.

Tu ne mourras pas, toi, ma chérie, et tu épouseras mon frère. Je te l'ai promis: je tiendrai ma parole.

ÉLISE.

Comme je t'aime ! Songe donc, si je devenais sa femme, comme nous serions heureuses toutes les deux ! Nous ne nous quitterions plus !

LUCIE.

Tu sais que Georges a plaidé sa première affaire vendredi. Il a eu un acquittement. Son début a été très remarqué, et un greffier, qui s'y connaît, lui a prédit le plus bel avenir.

ÉLISE.

Il sera député.

LUCIE.

Oh ! cela, quand il voudra, dès qu'il aura l'âge. Tu comprends, avec la position de papa dans le canton... Le pays est tout à fait centre-gauche.

ÉLISE.

Hum !... Le radicalisme... Mais peu importe. Une fois député il se fera vite connaître.

LUCIE.

Nous aurons un salon politique.

ÉLISE.

Et littéraire.

LUCIE.

Oh ! la littérature, ça tient beaucoup de place et ça ne sert pas à grand'chose.

ÉLISE.

Il me semble que j'y suis. Mon mari, à la cheminée explique ses projets ; il est entouré de messieurs graves qui l'écoutent avec respect. Toutes les deux, nous sommes en toilettes de bal, décolletées...

LUCIE.

Moi, en satin noir.

ÉLISE.

En satin noir ? Moi, j'aimerais mieux la soie brochée... Tu donnes des conseils, tu exposes tes idées, et moi, entourée de tout ce que la littérature compte d'hommes distingués, j'offre le thé à...

Le cantonnier est entré depuis quelques instants, sans que les jeunes filles l'aient vu.

LE CANTONNIER.

Bien ! Blanchette, quand t'auras fini de jacasser, tu pourras donner une tasse de café à Bibi ?

SCÈNE X

LUCIE, ÉLISE, LE CANTONNIER.

ÉLISE, un peu pincée.

Si vous voulez vous asseoir, Monsieur, je vais appeler madame Rousset.

LE CANTONNIER.

Ça me fait drôle que tu me dises Monsieur, toi

que j'ai vue grimper aux arbres pour dénicher les nids... C'est pas ta mère que je veux, c'est une tasse de café...

ÉLISE.

Tout d'e suite.

Elle va à la porte de gauche.

LE CANTONNIER, regardant Lucie.

Tiens ! C'est Mademoiselle Galoux... Bonjour, Mam'zelle.

LUCIE.

Bonjour, mon ami.

ÉLISE, rentrant.

Ma mère est sortie, Monsieur. Si vous voulez repasser...

LE CANTONNIER.

Tu ne peux pas me servir...

ÉLISE.

Non. Je ne sais pas où sont les choses...

LE CANTONNIER.

Ah !... Alors, je vais à l'autre débit... Tout de même, c'était pas la peine que ton père t'envoie aussi longtemps en classe pour que tu soyes aussi empruntée.

ÉLISE.

Je regrette... Au revoir, Monsieur.

LE CANTONNIER.

Au revoir. Tu n'es pas aimable avec le monde toujours. (A Lucie.) Bonjour, Mademoiselle... Allons, au revoir.

Il sort.

SCÈNE XI

LUCIE, ÉLISE, puis MADAME JULES.

LUCIE.

Pourquoi ne lui as-tu pas servi sa tasse de café ?

ÉLISE.

Je ne sais pas où l'on met ce qu'il faut... Et puis, ils me dégoutent, tous ces paysans.

Entre madame Jules.

MADAME JULES.

Bonjour, Mesdemoiselles.

ÉLISE à Lucie.

Oh !... On vient te chercher !

MADAME JULES.

Monsieur m'a chargée de dire à Mademoiselle de rentrer parce que monsieur, madame et mademoiselle Durand viennent d'arriver, et qu'ils repartent par le train de six heures.

LUCIE.

Ah ! Léonie Durand est là ? (A ÉLISE.) Tu la connais ?

ÉLISE.

Oui. J'étais jalouse d'elle parce qu'elle allait chez toi...

LUCIE.

Tu es une bonne petite folle... Allons, je me sauve. Mon chapeau, ma voilette, mes gants.

Elle va à droite, où tout cela est déposé.

MADAME JULES, à Élise.

A propos, Blanchette, tu diras à ta mère qu'elle s'est trompée, ce matin : elle m'a donné douze œufs pour une douzaine, au lieu de treize.

ÉLISE.

Bien.

LUCIE.

Allez devant, Joséphine. Je vous suis.

MADAME JULES.

Bien, Mademoiselle. (A Élise.) Porte-toi bien, Blanchette.

Elle sort.

LUCIE.

Élise, veux-tu m'attacher ma voilette ?

ÉLISE.

Oh ! mon pauvre bijou, je te laisse toute seule...

LUCIE, pendant qu'Élise est derrière elle, occupée à nouer la voilette.

Dis donc..., ça me gêne, que ma cuisinière te tutoie.

Un silence.

ÉLISE.

Je te demande pardon... Si tu le lui disais.

LUCIE.

Non. Tu n'as qu'à lui en parler, toi.

ÉLISE.

Bien.

LUCIE.

Au revoir.

Elles s'embrassent.

ÉLISE.

Tu reviendras bientôt.

LUCIE.

Le plus tôt possible. Au revoir.

Elle sort.

SCÈNE XII

ÉLISE, seule, puis ROUSSET.

Élise reste un moment sur la porte, à regarder Lucie. Elle re-descend en scène, attristée. Elle regarde longuement autour d'elle, comme si elle voyait les murs du cabaret pour la première fois, et soupire.

ÉLISE.

Mon Dieu ! que je m'ennuie, ici ! (Elle va s'asseoir au comptoir.) Où est mon feuilleton ?

Elle prend son roman, dans un tiroir, et se met à lire. —

Entre Rousset, rasé, et vêtu de noir.

ROUSSET, allumant sa pipe.

Me voilà... Me trouves-tu beau, comme cela ?

ÉLISE, sans cesser de lire.

Oui.

ROUSSET.

Il n'est venu personne ?

ÉLISE, de même.

Non.

ROUSSET.

Tu as vu mademoiselle Galoux ?

ÉLISE, après un silence, et comme tirée de son rêve.

Si j'ai vu Lucie ? oui.

ROUSSET.

Tu devrais bien t'arrêter un peu de lire. On ne peut pas te parler. Tu réponds par des...oui...non... ou tu ne réponds pas...

ÉLISE.

Mais si, je t'ai répondu...

ROUSSET.

Ce n'est pas répondre. On parle.

ÉLISE.

Mais je n'ai rien à te dire.

ROUSSET.

Allons donc ! Qu'est-ce qu'elle t'a raconté, mademoiselle Galoux ?

ÉLISE.

Oh ! rien qui t'intéresse.

ROUSSET.

Ah ! (Élise se remet à lire.) Tu sais, madame Dufour... Son cheval est mort ce matin... (Silence.) Te voilà refourrée dans ta lecture, et tu n'entends pas ce que je te dis.

ÉLISE.

Mais si... le cheval de madame Dufour est mort.

ROUSSET.

Eh bien ?

ÉLISE.

Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

ROUSSET.

Comment !... Tiens, ça te tourne la tête, tous ces romans. Je finirai par t'empêcher de lire. Tu crois à tout ce qu'ils racontent... Je ne te permettrai plus que des livres instructifs... Des voyages.

ÉLISE, à part.

Merci.

ROUSSET.

Fais-moi voir ce que tu lis ?

ÉLISE, renfermant son feuillet dans le tiroir.

C'est un livre qu'on m'a prêté. Là ! Je ne lis plus.

Elle se met à faire du crochet, à la table ronde du milieu.

ROUSSET.

A la bonne heure !

Entrent Auguste Morillon et son père endimanchés.

SCÈNE XIII

ÉLISE, AUGUSTE MORILLON, ROUSSET,
MORILLON.

ROUSSET.

Voilà le père Morillon, le charron, avec son gars.
On ne les voit jamais l'un sans l'autre.

MORILLON.

Ah ! c'est qu'il n'y a pas beaucoup de pères et de fils qui s'entendent aussi bien que nous. Pas vrai, Auguste ?

AUGUSTE.

Oui, père.

MORILLON.

Je n'ai pas de meilleur ami que lui, et lui pas de meilleur ami que moi. La semaine, nous travaillons ensemble, et le dimanche, nous allons ensemble faire notre petite partie. Le soir, après dîner, on reste chez soi, les coudes sur la table, en face l'un de l'autre. On fume chacun une pipe, en parlant des choses du passé, et on fait ensemble des châteaux en Espagne.

ROUSSET

Vous ne vous ennuyez jamais?

MORILLON.

Non. Il est plus instruit que moi. Un peu... pas trop. Il me dit ce que les livres lui ont appris; moi, je lui dis ce que j'ai appris dans la vie, et voilà.

ROUSSET.

Vous êtes un homme heureux! Allons faire notre partie de dominos.

Ils s'installent à droite.

MORILLON.

Allons-y.

ROUSSET.

Donne-nous la goutte, Blanchette.

Mouvement d'Élise.

AUGUSTE, qui l'a vu.

Ne vous dérangez pas. Je n'ai rien à faire, moi : ça me distraira...

Il sert son père et Rousset et revient s'asseoir près d'Élise qu'il regarde travailler. Morillon et Rousset ont pris chacun leurs sept dominos et ont commencé à jouer.

MORILLON

Du six, qu'il dit.

ROUSSET.

V'là la négresse...

MORILLON.

Du quatre...

ROUSSET.

N'ai point.

MORILLON.

Core du quatre.

ROUSSET.

N'ai toujours point.

MORILLON.

Du trois... pis du trois... Domino!

ROUSSET.

Vous n'en avez plus?... Vous n'en avez point d'cachés
dans vot' manche?

MORILLON.

Tenez, regardez...

Il fait voir ses manches.

ROUSSET.

A moi la touille.

On remue les dominos.

AUGUSTE, à Élise.

Vous êtes triste?

ÉLISE.

Oui. Je m'ennuie.

AUGUSTE.

Qu'est-ce que tu as... qu'est-ce que vous avez?

ÉLISE.

C'est vrai, nous nous disions *tu*, autrefois.

AUGUSTE.

Mais, maintenant, je n'ose plus... Vous rappelez-
vous comme nous étions amis?

ÉLISE.

Oui, je vous appelais mon petit mari.

Silence.

MORILLON.

Vous n'avez rien à me dire, père Rousset?

ROUSSET.

Moi ? non...

Ils jouent en silence.

MORILLON.

Ah !...

Nouveau silence.

ROUSSET.

Et vous ?

MORILLON.

Moi non plus.

ROUSSET.

Ah ! du blanc !...

Un temps.

MORILLON.

Du quatre... Pour la terre ?

ROUSSET.

Pour la terre... Quelle terre ?...

MORILLON.

N'en parlons plus... Du trois.

ROUSSET.

Du cinq.

MORILLON.

Du deux ..

ROUSSET.

Qué terre ?

MORILLON.

Non... non... mettons que je n'ai rien dit... Du quatre...

ROUSSET.

La terre du bois David ?

MORILLON.

Du deux...

ROUSSET.

C'est de la terre du bois David que vous parlez ?...

MORILLON.

Moi ? non...

ROUSSET.

En v'là une mauvaise terre...

MORILLON.

Mauvaise, ma terre ?

ROUSSET.

Oh ! je ne dis pas ça... pour en tirer du caillou... ça peut aller...

MORILLON.

Du caillou!...

ROUSSET.

Enfin!... Combien que vous voulez le vendre, votre champ de moellons?

MORILLON.

Vous en avez envie, hein?

ROUSSET.

Moi!... du six... et pis core du six... domino.

MORILLON.

Y en a point sous la table?

Rousset se recule pour le laisser vérifier.

ROUSSET.

Non.

MORILLON.

Je ne la vendrai jamais, ma terre.

ROUSSET, feignant l'indifférence.

Ah!

MORILLON.

Je la donnerai à Auguste.

ROUSSET.

Ah!

MORILLON.

Oui... peut-être...

ROUSSET.

Ah!

MORILLON.

Quand il se mariera...

ROUSSET.

Ah!

MORILLON.

Oui.

ROUSSET.

Ah! .. (Un temps.) Une autre partie ?

MORILLON.

Oui.

On remue les dominos.

AUGUSTE, à Élise.

Vous ne pensez pas à vous marier ?

ÉLISE.

Moi ? Non.

AUGUSTE.

Vrai ?

ÉLISE.

Vrai.

AUGUSTE.

Alors, nous aurions mieux fait, mon père et moi, de rester chez nous.

ÉLISE.

Pourquoi ?

AUGUSTE.

Savez-vous ce que mon père demande au vôtre en ce moment ?

ÉLISE.

Non.

AUGUSTE.

Votre main... pour moi... S'il la lui accordait, que diriez-vous ?

ÉLISE, se levant.

Je vous aime bien... mais...

Auguste se tait.

Oui, pour avoir ma terre, il faut avoir une fille à marier.

ROUSSET, de même.

Oui, oui, oui.

MORILLON toujours sans avoir l'air d'y attacher aucune importance.

Vous... Blanchette... vous ne voulez pas la marier ?

ROUSSET.

Euh ! Euh !

MORILLON, regardant Élise et Auguste.

Ça ferait un joli couple.

ROUSSET.

Qui ça ?

MORILLON.

Eux deux.

ROUSSET.

Je ne dis pas non...

MORILLON

Voyons... Voulez-vous me donner Blanchette pour mon fils ?

ROUSSET.

Hein ? Blanchette... pour... Ah ! non ! Ah ! non ! A ce prix-là, mon vieux, pour rien, elle est encore trop chère, votre terre. (Il se lève). Ah ! mais non. (Appelant.) Hé ! la bourgeoise ! Hé ! la bourgeoise !

Entre madame Rousset.

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ROUSSET.

Le père Morillon qui me demande Blanchette en mariage pour son gars !

MADAME ROUSSET.

Ah ! non. Nous n'avons pas laissé notre enfant à l'école jusqu'à vingt ans pour la donner à un ouvrier comme nous.

ROUSSET.

Père Morillon, faudra repasser quand vous serez millionnaire.

AUGUSTE, qui s'est levé dès que Rousset a parlé haut et qui est venu vers son père.

Allons-nous-en, père, allons-nous-en.

ROUSSET.

Nous n'en sommes pas plus mauvais amis pour ça, père Morillon ; seulement, c'est pas possible, vous comprenez...

AUGUSTE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

MORILLON, à Auguste.

Ne pleure pas, fils.. Ne pleure pas. T'en retrouveras une autre. Allons-nous-en.

ÉLISE, en regardant Auguste.

Pauvre garçon ! (Elle va à lui.) Il ne faut pas m'en vouloir...

AUGUSTE

Je ne vous en veux pas... mais j'ai bien du chagrin...
Je vous aime bien.

ROUSSET.

Vous comprenez bien qu'elle est trop instruite
pour vous, père Morillon.

MORILLON.

C'est bon. Gardez-la pour un marquis, votre fille.
Pour le mal que je vous veux, je vous souhaite de
ne pas vous repentir d'en avoir fait une demoiselle.
Bonsoir, la compagnie.

ROUSSET.

Nous repentir !... Nous verrons.

MORILLON.

C'est cela. Nous verrons.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISE, MADAME ROUSSET.

ÉLISE, au comptoir, faisant des comptes.

... Et sais-tu combien cela fait en tout ? Deux cent soixante-quinze francs. Pas un sou de plus.

MADAME ROUSSET.

C'est déjà beaucoup.

ÉLISE.

Beaucoup ! Tu trouves que c'est beaucoup ! Sais-tu ce que tu as, pour deux cent soixante-quinze francs ? Voici le détail : « Pour peindre ici, sur la devanture, ces mots : *Café de Cérès*, 50 francs.

MADAME ROUSSET.

Pourquoi *Café de Cérès*, puisqu'on s'appelle Rousset.

ÉLISE.

Cérès était la déesse de l'agriculture. Cela revient au même que de mettre Café de l'Agriculture, mais c'est plus distingué.

MADAME ROUSSET.

C'est-y bien utile ?

ÉLISE, rectifiant.

Est-ce bien utile ?

MADAME ROUSSET.

Oui, est-ce bien utile ?

ÉLISE.

Sans doute. Qu'est-ce qui fait la valeur d'un établissement ? Son titre. Je veux dire que cela y entre pour beaucoup.

MADAME ROUSSET.

Mais...

ÉLISE.

Non, non, non, ne raisonne pas là-dessus. Tu ne sais pas. J'affirme que cette dépense est nécessaire.

MADAME ROUSSET.

Je veux bien.

ÉLISE.

... Peintures à l'intérieur, 85 francs... Ça en a besoin...

MADAME ROUSSET.

Oui... mais avec cent sous de chaux nous nous en tirons habituellement.

ÉLISE.

Je veux des peintures avec des sujets allégoriques, entourés de filets grecs, comme dans les cafés du chef-lieu.

MADAME ROUSSET.

Je n'oserai plus entrer chez nous, quand ce sera beau comme ça.

ÉLISE.

Plus... une pompe à bière, trente francs.

MADAME ROUSSET.

Mais on ne boit pas de bière, par ici.

ÉLISE.

Quand il y en aura de la bonne, on en boira... Plus un appareil à fabriquer les glaces, cent dix francs.

MADAME ROUSSET.

Des glaces !... Des glaces !... Comme il y en avait à la noce de Symphorien ?

ÉLISE.

Oui.

MADAME ROUSSET.

Mais jamais on n'en a demandé.

ÉLISE.

Parce qu'il n'y en avait pas. Et puis, ça servira de réclame. Quand les gens se diront : « A quel café irons-nous, ce soir ? », on répondra : « Au *Café de Cérès*, c'est le plus distingué : c'est le seul où l'on vende des glaces. »

MADAME ROUSSET.

Mais on n'en vendra jamais.

ÉLISE.

Peu importe.

MADAME ROUSSET.

Alors, puisqu'on ne fera jamais de glaces, avec cet outil à faire des glaces, on pourrait peut-être bien ne pas l'acheter. Ça n'empêcherait pas de dire qu'on en a un tout de même.

ÉLISE.

Et si M. Georges Galoux et ses amis viennent un jour en demander, de quoi aurons-nous l'air ?...

MADAME ROUSSET.

Oui, mais...

ÉLISE.

Eh ! maman ! laisse-moi donc faire notre fortune ! Le gouvernement me fait attendre la place d'institutrice qu'il me doit. Tant mieux. Je consacre mon intelligence et mon savoir à relever le débit, à le transformer en café. Je sais ce que je vous dois à tous les deux, je sais les sacrifices que vous vous êtes imposés, et je ne veux pas attendre plus longtemps pour vous en récompenser. Je vous rendrai riches.

MADAME ROUSSET.

Oui. (Un temps.) Ton père aimerait mieux que tu sois placée.

ÉLISE.

Père ! — Laisse-le. Quand l'engrais chimique que je lui ai fait mettre sur la terre aura produit ses effets, il ne voudra plus que je m'en aille.

MADAME ROUSSET.

Mais jusqu'à présent, ça n'a rien fait du tout, ton

engrais qui coûte cependant plus cher que le fumier de ferme.

ÉLISE.

Il n'a rien fait. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas plu. Il faut que les principes en soient dissous par l'eau de pluie, pour aller porter aux racines l'azote et le phosphate...

MADAME ROUSSET.

Mais il a plu cette nuit.

ÉLISE.

Il a plu cette nuit ! Tu en es sûre ? Quel bonheur ! Il a plu ! Alors, tu vas voir père rentrer radieux. Les blés vont avoir poussé de ça !

Elle va à la porte.

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce que tu as, à aller toujours à la porte ? Tu attends quelque chose ?

ÉLISE.

Oui. Un paquet que j'ai demandé à la ville.

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce que c'est ?

ÉLISE.

Un cadeau pour père. C'est aujourd'hui sa fête.

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce que tu lui donnes ?

ÉLISE.

Une lampe.

MADAME ROUSSET.

Mais nous en avons une.

ÉLISE.

Une lampe à colonne. Haute comme ça, comme on les fait maintenant. Nous l'avons choisie, avec Lucie. Tu verras.

MADAME ROUSSET.

Mais c'est bien trop beau pour nous.

ÉLISE.

Non. Ce n'est pas trop beau. Maman, mets-toi bien ça dans la tête ; il faut nous élever... Je t'ai dit, n'est-ce pas, quelle est notre intention, à Lucie et à moi, c'est de me marier avec son frère Georges.

MADAME ROUSSET.

Tu te montes la tête. Crois-tu que M. Galoux va donner pour femme à son fils, la fille d'un cabaretier ?

ÉLISE.

La fille d'un cabaretier, non ; mais celle d'un gros négociant, oui. Or, il ne tient qu'à vous d'être riches, d'ici trois ans.

MADAME ROUSSET.

D'ici trois ans ! c'est de la folie, ma pauvre enfant.

ÉLISE.

Tu vas voir. Rien n'est éloquent comme un chiffre, n'est-ce pas ? Eh bien !... Ecoute-moi. Il y a, dans notre ville, dix mille habitants, n'est-ce pas ?

MADAME ROUSSET.

Dix mille trois cents.

ÉLISE.

Mettons dix mille. La statistique nous apprend que chaque individu consomme, en moyenne, pour

vingt centimes de boisson par jour, tant en vin, cidre, liqueurs, etc. Or, tu admettras bien qu'avec les améliorations projetées, nous forçons le quart de nos concitoyens à se fournir chez nous. Le quart, c'est-à-dire 2500. — A vingt centimes chacun, cela fait cinq cents francs de recettes par jour. Comptons seulement vingt pour cent de bénéfices. C'est, au bas mot cent francs par jour que nous pouvons mettre dans notre poche, soit 36000 francs par an, et cent mille francs dans trois ans...

MADAME ROUSSET.

Tu vas ! tu vas ! *Crazy.*

ÉLISE.

Ah ! il n'y a pas à contester mes calculs. Ils sont basés sur des chiffres authentiques : celui de la population et celui de la consommation individuelle... Ils sont donc exacts ; rigoureusement exacts. Il n'y a pas à dire : les chiffres sont les chiffres et ce n'est pas pour rien qu'on m'a appris à calculer.

MADAME ROUSSET.

Je ne peux pas y croire... Nous serions riches... si vite.

ÉLISE.

Et pourquoi pas ! Elle est passée, l'époque où l'on mettait vingt ans à faire fortune... Il faut être de son temps ; il faut marcher avec son siècle.

MADAME ROUSSET.

Je fais ce que je peux, pour marcher avec mon siècle, comme tu dis. Même qu'on se moque de moi, dans le pays, — lorsque je dis les mots que tu m'apprends ou que je mets les chapeaux que tu me fais, ma pauvre Blanchette.

*supply
d. p. p. p. p. p.*

ÉLISE.

Comment cela?... Je t'ai déjà dit de ne plus m'appeler Blanchette.

MADAME ROUSSET.

C'est vrai... L'autre jour, chez les Gaillard, en parlant de la mère, qui trouve tout bien, j'ai dit qu'elle était optimiste... Optimiste ; tu vois, je prononce bien, maintenant.

ÉLISE.

Oui. Alors?

MADAME ROUSSET.

On m'a dit que je ne savais pas parler ; que ce mot-là voulait dire quelqu'un qui soigne les yeux.

ÉLISE.

Ce sont des ignorants.

MADAME ROUSSET.

Tu es sûre que ce n'est pas toi qui te trompes ?

ÉLISE.

Parbleu !

MADAME ROUSSET.

Hier, pour aller à la messe, j'avais mis le chapeau. Tu sais le tout petit chapeau, où il n'y a que des fleurs et des trous ?

ÉLISE.

Oui, eh bien ?

MADAME ROUSSET.

Tout le monde s'est moqué de moi. Je ne le remettrai plus.

ÉLISE.

Et pourquoi donc ! Est-ce qu'il faut faire attention
aux jaloux et aux imbéciles !

Entre un voiturier portant des paquets.

SCÈNE II

LES MÊMES, — UN VOITURIER.

L'HOMME.

Mademoiselle Élise Rousset.

ÉLISE.

Ah ! vous voilà. C'est ici. Qu'est-ce que c'est que
ça ?

L'HOMME.

Des livres.

ÉLISE.

Mais vous avez autre chose.... Une lampe ?

L'HOMME.

Une lampe... Une grande lampe qui n'en finit
plus... C'est pour vous. J'ai cru que c'était pour le
château... Elle est restée dans la voiture.

ÉLISE.

C'est pour nous.

L'HOMME.

Je vais la chercher...

ÉLISE.

Bien. Allez.

Il sort.

SCÈNE III

ÉLISE. — MADAME ROUSSET.

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce que c'est que tous ces livres?

ÉLISE.

Des livres dont j'ai besoin... (Lisant les titres.) De la culture intensive. — De l'emploi des machines agricoles. — Le crédit à l'agriculture. — La fortune avec les engrais chimiques. — La production du sol. — Traité d'économie politique...

MADAME ROUSSET.

Tu vas vas lire tout cela...

ÉLISE.

Et c'est vous qui en profiterez...

MADAME ROUSSET, qui a trouvé la facture.

Mais ! on s'est trompé ! C'est pas possible... Ce n'est pas ta facture... Trente-deux francs !...

ÉLISE, regardant.

Trente-deux francs... Oui, c'est beaucoup... Tu as raison. (Elle prend la facture et la met dans sa poche.) On s'est trompé. J'irai réclamer en passant... Tu as raison.

MADAME ROUSSET.

Cache-la bien, que ton père ne la voie pas. Il va rentrer bientôt.

ÉLISE.

C'est vrai... Mais il saura l'effet de l'engrais chimique sur son blé... et il sera de bonne humeur... Ça ne fait rien, je la cache... Dis qu'il n'aura pas une bonne fête : un cadeau magnifique... mon plan pour faire fortune, et son blé vigoureux et dru comme personne n'en a, à dix lieues à la ronde.

MADAME ROUSSET.

Le voilà.

Entre Rousset.

SCÈNE IV

ÉLISE, MADAME ROUSSET, ROUSSET.

Rousset, l'air très mécontent, la blouse retroussée par ses mains qu'il tient dans ses poches, la tête baissée, entre sans mot dire, traverse toute la pièce et va s'asseoir dans un coin, où il bourre sa pipe.
Un long silence.

MADAME ROUSSET, bas, à sa fille.

Il n'a pas l'air de bonne humeur.

ÉLISE, de même.

C'est qu'il n'a pas été à son champ.

MADAME ROUSSET.

Peut-être.

ÉLISE, haut.

Il a plu, cette nuit, père. Tu n'as pas été voir ton blé ?

ROUSSET, jetant sa casquette à terre avec force.

Mille millions de tonnerres ! Bon sang de bon

sang ! Cré matin !... Fiche-moi la paix... Oui, j'ai été voir mon blé.

ÉLISE.

// Eh bien ? L'engrais chimique n'a pas produit d'effet ?

ROUSSET.

Si, qu'elles ont fait de l'effet, tes drogues ! Tout est perdu, brûlé, comme si on avait arrosé avec du vitriol.

ÉLISE.

Ce n'est pas possible.

ROUSSET.

Quoi ?

ÉLISE.

Je dis que ce n'est pas possible. La science ne se trompe pas.

ROUSSET.

Je te dis, moi, que tout est perdu.

ÉLISE.

Ça ne se peut pas...

ROUSSET.

C'est trop fort ! Je viens de le voir... Tout est perdu... mon blé et tes huit cents kilogs de *chimiques*.

ÉLISE, inquiète.

Huit cents kilos. Je t'ai dit d'en mettre huit cents kilos ?

ROUSSET.

Dame.

ÉLISE, de même.

Tiens !

Elle va au comptoir chercher dans ses papiers.

ROUSSET.

Ah ! c'est une fameuse invention ! On vous en apprend de belles, à l'école ! Il y a des moments où je me demande si je n'aurais pas mieux fait de t'élever comme nous l'avons été. Tu es fière, tu as honte de nous... tout ça, ça ne serait encore rien, mais ce qu'il y a de pire, c'est que tu ne gagnes pas.

ÉLISE, qui n'a pas entendu.

Je me suis trompée d'un zéro. C'est quatre-vingts kilos seulement qu'il aurait fallu mettre... L'année prochaine, tu essaieras avec quatre-vingts kilos...

ROUSSET.

Ah ! oui, compte dessus ! J'en remettrai, de tes drogues ! Je cultiverai la terre comme mon père et ma mère la cultivaient, et je laisserai tous tes *chimiques* au diable. Car tout ça c'est des diableries, des *mic-mac*, des je ne sais pas quoi. On mangeait du pain avant que ça soit inventé, n'est-ce pas ? Je n'ai pas besoin de tes ingrédients.

ÉLISE.

La routine ! toujours la routine !

ROUSSET.

Oui, la routine. Si je ne t'avais pas écoutée, j'aurais encore mon blé, et je n'aurais pas dépensé je ne sais plus combien.

ÉLISE.

Comme tu es drôle. L'engrais chimique...

ROUSSET.

Assez ! Ne me parle plus de tout cela. Heureusement, je n'en avais mis que sur un tout petit coin de terre... pour voir... (Un temps.) On n'a pas encore reçu ce matin la lettre du gouvernement, pour la place d'institutrice ?

ÉLISE.

Non.

ROUSSET.

Alors, on se moque de nous...

ÉLISE.

Mais non, père, je t'ai déjà expliqué...

ROUSSET.

C'est bon. Moi, à ta place, je serais honteuse d'être nourrie à rien faire.

Il va à droite et se met à tailler un morceau de bois avec son couteau.

ÉLISE.

Rien faire ! Voilà huit jours que je ne dors pas, pour trouver le moyen de vous rendre ce que je vous dois.

ROUSSET.

Tu cherches, en priant le bon Dieu de ne pas trouver.

ÉLISE, timidement.

Justement, j'ai trouvé.

ROUSSET, toujours taillant.

Voyons... Parle... Si tu as trouvé, parle.

ÉLISE, sans assurance.

Il faut attirer ici la clientèle par une restauration

complète... Nettoyer l'intérieur... Peindre, au dehors, en grosses lettres, ces mots : *Café de Cérès*.

ROUSSET.

Encore des *chimiques*.

ÉLISE.

Mais non.

MADAME ROUSSET.

Ça veut dire Café de l'Agriculture.

ROUSSET.

Tu sais ça toi, la mère !... Ah !... Après ?

ÉLISE.

Acheter une pompe à bière... un appareil à faire des glaces... on pourrait s'en passer à la rigueur.

ROUSSET.

Pourquoi pas des tables de marbre et des chaises à dossier, tout de suite ?

ÉLISE.

On pourrait gagner trente mille francs par an... J'ai fait le calcul.

ROUSSET.

T'as dû te tromper de plusieurs zéros, comme pour les chimiques. C'est là ton plan ?

ÉLISE.

Oui, père. Mais si tu ne me laisses pas t'expliquer, tu ne sauras jamais...

ROUSSET.

J'aime mieux ne pas savoir, Je ne suis qu'un ouvrier, moi, je n'ai pas besoin de chercher à faire fortune. Que le bon Dieu me donne de l'ouvrage jus-

qu'à la fin de mes jours, c'est tout ce que je lui demande... ça, et puis que tu sois bientôt placée...

ÉLISE.

Je t'assure que si je te montrais mes calculs...

ROUSSET.

Fiche-moi la paix ! (Il a fini de tailler son morceau de bois.) Sais-tu ce que je vais faire avec ce morceau de bois ?

ÉLISE.

Non.

ROUSSET.

On ne t'a pas appris comment il faut s'y prendre pour écarter la foudre d'une maison.

L'ignominie
ÉLISE.

Si. Un paratonnerre communiquant avec un puits ou avec le sol. La pointe attire la foudre, et, le fer étant conducteur...

ROUSSET.

Patati, patata. Tu prends un morceau de bois à un arbre où un homme s'est pendu l'année précédente. Celui-là vient de l'arbre où on a trouvé Pierre Lariquot. Tu tailles ton bout de bois le premier vendredi avant le vendredi saint ; le dimanche qui suit, tu le trempe dans le sang d'une poule noire, et tu l'enfonces au milieu du jardin.

MADAME ROUSSET.

Ah ! c'est positif que jamais le tonnerre n'est tombé dans une maison où on avait fait ça...

ÉLISE.

Comment pouvez-vous avoir une telle crédulité ? Mais ce sont les derniers vestiges d'un autre âge.

ROUSSET.

Les... quoi ?

ÉLISE.

C'est de la superstition.

ROUSSET.

Les vieux de notre temps en savaient plus long là-dessus que tous tes livres... C'est mon grand-père qui m'a appris cela. Et il le tenait de son grand-père, à lui... (Avec vénération.) qui était berger.

ÉLISE.

La foudre, le tonnerre, c'est de l'électricité... Nous savons la conduire, nous savons nous en servir... Comment veux-tu qu'un morceau de bois... (Riant.) Oh ! oh ! oh ! Voyons... avec un peu d'intelligence... Voyons, père... Ton bâton cueilli le vendredi... et trempé dans le sang d'une poule noire... (Elle rit.) C'est risible !... D'une poule, ou d'un coq ? Ah ! voilà que tu ne sais plus toi-même...

Elle rit.

ROUSSET.

Tu te moques de moi... Qu'est-ce qui prouve qu'ils aient raison, tes livres ?...

ÉLISE.

Enfin...

ROUSSET.

Mes vieux parents m'avaient appris cela, je les aimais, je croyais tout ce qu'ils me disaient... et ça me ferait de la peine, maintenant, d'être sûr qu'ils se trompaient...

ÉLISE.

Cependant...

MADAME ROUSSET.

C'est bon. C'est bon. Ne vous disputez pas. (Un temps.) M. Galoux a fait demander sa note du mois dernier. Tout est inscrit. Tu n'as qu'à faire l'addition, Blanchette...

Élise, boudeuse, va au comptoir et prend le carnet.

ÉLISE.

Il y a une erreur.

ROUSSET.

Ah! on aura encore oublié de marquer quelque chose!

ÉLISE.

Au contraire!

ROUSSET.

Alors, ne t'use pas la langue à rien.

ÉLISE.

Je vais effacer.

ROUSSET, se levant.

Ah! ça, mais, vas-tu te tenir tranquille? Qui est-ce qui te demande quelque chose? C'est pas assez de m'avoir fait perdre mon blé, faut encore que tu nous rognés nos bénéfices!

ÉLISE.

Bien mal acquis ne profite jamais.

ROUSSET.

C'est encore à l'école qu'on t'a appris cela!... Qu'est-ce qu'il y a, dans ce compte, qui te gêne?

ÉLISE.

On marque des œufs et du lait le 6, le 7, le 8 et le 9.
Or Lucie et ses parents étaient au chef-lieu.

ROUSSET.

Ça, c'est vrai, on s'est trompé... mais ce n'est pas à nous de nous en apercevoir. (Il retourne à sa place et continue à tailler son morceau de bois.) Tu nous embêtes. Laisse cela.

ÉLISE.

Non. Je ne le laisserai pas. Ce n'est pas honnête. De quoi aurons-nous l'air ?

MADAME ROUSSET, conciliante.

Sois tranquille ! ils ne vérifient jamais nos notes.

ÉLISE.

Mais c'est voler.

MADAME ROUSSET.

Pas du tout. Quand on prend à plus riche que soi, ce n'est pas voler.

ÉLISE.

Eh bien, j'aime mieux vous payer la différence sur ma bourse. De cette façon vous ne perdrez rien.

ROUSSET.

Ta bourse ! ta bourse ! Te voilà bien fière avec ta bourse ?... D'où vient-il, l'argent qui est dedans ? Est-ce toi qui l'a gagné ?

ÉLISE.

Quand je serai nommée, je te le rendrai.

ROUSSET.

Quand tu seras nommée ! La semaine des quatre jeudis, alors ? Ah ! si on m'avait dit que ton brevet et puis rien c'était la même chose.

ÉLISE.

Ce n'est pas ma faute.

ROUSSET.

Enfin, au lieu de rapporter, tu nous coûtes. Tu me fais perdre mon argent d'un côté avec les inventions de tes savants, et, de l'autre, tu veux m'empêcher d'en gagner avec tes scrupules de millionnaire.

ÉLISE.

Mais je ne demande pas mieux que de travailler. Placez-moi. Mettez-moi demoiselle de magasin.

ROUSSET.

On ne voudrait pas de toi. Tu ne sais rien faire de tes dix doigts. Et puis tu es trop pointilleuse pour entrer dans le commerce.

ÉLISE.

Trouve-moi autre chose...

ROUSSET.

Quoi ? Dis-moi quoi ? Tu as des idées de grandeur... des idées de roman. C'est tout ce que tu lis qui te bourre le cerveau et te met la tête à l'envers... Tu n'es propre à rien qu'à dépenser... Oh ! pour ça, tu t'y entends. On te donnerait la fortune à Roithschil, tu l'aurais bientôt gaspillée... Mais pour ce qui est de... (Entre le voiturier.) Qu'est-ce que c'est ?

SCÈNE V

LES MÊMES, LE VOITURIER.

L'HOMME.

C'est pour vous, ça, père Rousset... C'est une lampe

et puis une belle, qui vient du *Panier fleuri*. En voilà, un bout... (Il sort la lampe d'un panier.) C'était avec d'autres affaires, dans de la paille... Et voici l'autre... Elle est assez grande. J'ai cru que c'était pour le château...

ÉLISE.

C'est pour nous. (A son père.) C'est mon cadeau, pour ta fête.

L'HOMME.

S'il n'y avait pas eu l'adresse, je n'aurais jamais pensé que c'était à votre destination.

ROUSSET, après un temps.

Pourquoi pas ?... Est-ce parce qu'on n'a pas de paletot tous les jours qu'on est forcé de s'éclairer à la chandelle ?...

L'HOMME.

Je sais bien que vous êtes à votre affaire... Ça, c'est vrai... Vous avez de la chance tout de même d'avoir une demoiselle qui vous donne des belles choses comme ça pour votre fête.

ROUSSET.

Oui... Elle a du goût.

L'HOMME, qui a fini de monter la lampe.

Regardez... on se croirait dans un salon...

ROUSSET.

Ça c'est vrai, c'est joli.

MADAME ROUSSET.

Et puis ça meuble.

L'HOMME.

Alors, elle attend toujours sa place, votre demoiselle...

ROUSSET.

Elle l'a... Mais nous ne sommes pas pressés de nous en débarrasser... Le gouvernement peut bien attendre...

L'HOMME.

Parbleu ! Allons, adieu, père Rousset.

ÉLISE, lui donnant un pourboire.

Tenez, voilà pour vous.

L'HOMME.

Merci, Mademoiselle.

Il sort.

SCÈNE VI

ROUSSET, ÉLISE, MADAME ROUSSET.

ROUSSET.

Combien lui as-tu donné de pourboire ?

ÉLISE.

Deux sous.

ROUSSET.

Il aurait mieux valu lui offrir un petit verre d'eau-de-vie.

MADAME ROUSSET.

C'est le même prix.

ROUSSET.

Oui, mais on aurait eu notre bénéfice...

MADAME ROUSSET.

Ça ne fait rien.

ÉLISE.

Père, je te souhaite une bonne fête. (Elle l'embrasse.)
Elle te plaît, la lampe?

ROUSSET.

Oui, mais pourquoi est-elle perchée aussi haut?

ÉLISE.

C'est plus joli.

ROUSSET.

C'est bêtement compris. Je n'ai pas besoin d'éclairer les murs... quand j'ai une lampe, c'est pour y voir là... sur la table, quand je lis mon journal ou que je joue aux dominos...

MADAME ROUSSET.

Si c'est la mode, pourtant. ✓

ROUSSET.

Je m'en moque pas mal de la mode. Ce n'est pas la peine d'user du pétrole pour éclairer le plafond.

ÉLISE.

Alors, elle ne te plaît pas... On peut la changer...

ROUSSET.

Je vais l'arranger.

Il prend la lampe et sort à gauche.

SCÈNE VII

ÉLISE, MADAME ROUSSET.

ÉLISE.

Qu'est-ce qu'il va en faire ?

MADAME ROUSSET.

Mettre du pétrole dedans, probablement.

ÉLISE, regardant par la porte.

Il sort dans la cour...

MADAME ROUSSET.

Oui, le pétrole est sous le hangar où sont ses outils.

ÉLISE.

C'est vrai. (Un silence.) Mon Dieu ! mon Dieu ! que
| | je m'ennuie ici !

MADAME ROUSSET.

Je me demande un peu ce qu'il te manque. Est-ce
que je m'ennuie, moi ?

ÉLISE.

Ce n'est pas la même chose... On ne m'aime pas... Mon père ne sait comment me faire du chagrin, me froisser, ce n'est pas ma faute si je ne gagne rien. J'ai bien étudié à l'école ! J'ai mon brevet ! J'ai fait mon devoir. Le reste, ça vous regarde... Moi qui aurais tant besoin d'être aimée, on me rudoie, on me traite comme une étrangère. On ne me comprend pas.

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de plus?... Mais, je le répète, est-ce qu'il te manque quelque chose ? Est ce que tu n'es pas heureuse ?

ÉLISE.

Ah ! non certes. Il s'en faut. Il y a des nuits où je ne m'endors qu'au petit jour, après avoir pleuré... la tête dans mon oreiller, pour que l'on ne m'entende pas. A ce moment, il me semble que personne n'est aussi malheureux que moi ; je me livre sans défense, sans résistance, à mon malheur. Je me sens toute seule, bien abandonnée. Tous les deux, vous ne m'aimez pas comme il faut que je le sois.

MADAME ROUSSET.

Et allez donc ! Et allez donc ! Décidément ton père avait raison, si tu savais tout lire et écrire, tu ne t'inventerais pas des chagrins comme tu le fais.

ÉLISE.

Inventer !

MADAME ROUSSET.

Oui, inventer. Peux-tu le dire, pourquoi tu pleures ? Voyons, dis-le moi.

ÉLISE.

Je ne sais pas. Je m'ennuie... tout est triste, autour de moi. Mon cœur est perdu dans du noir. Je m'ennuie.

MADAME ROUSSET.

Toujours le même refrain : je m'ennuie ! Travaille, tu ne t'ennuieras pas.

ÉLISE, allant sur les genoux de sa mère.

Tu ne m'aimes pas, maman... Si, si. Je sais... oui,

tu m'aimes bien... Oh ! aime-moi bien... Il y a des moments où je crois que je deviens folle, et où je me sens capable des choses les plus vilaines... aime-moi bien... Je pleure bien souvent, en cachette.

MADAME ROUSSET.

Ma pauvre Blanchette !... Moi aussi, j'ai souvent pleuré dans les coins, à cause de toi.

ÉLISE.

Ma pauvre maman... A cause de moi !

MADAME ROUSSET.

Oui. Je ne t'ai jamais dit cela... Mais chaque fois que j'allais te voir à ta pension, j'en revenais le cœur gros.

ÉLISE.

Pourquoi ?

MADAME ROUSSET.

Ah ! ces visites ! Je me les rappellerai toute ma vie !... Quand j'arrivais au parloir, je te voyais de loin jouant avec tes petites amies... tu étais gaie, heureuse... Lorsqu'on allait te chercher en te disant que j'étais là, la gaieté tombait tout de suite de ton visage ; ta figure devenait dure et ennuyée, et je me rendais bien compte que je te gênais en allant te voir.

ÉLISE.

Tu te trompes...

MADAME ROUSSET.

Non. Pendant que je te parlais, tu me regardais des pieds à la tête... tu comparais ma toilette à celle des mères de tes amies... et — je n'ai compris ça que plus tard — tu avais honte de moi...

ÉLISE.

Maman ! Non ! je t'en prie...

MADAME ROUSSET.

Si, si. Je le sais bien. Je suis bête, c'est pourquoi je ne m'en suis pas aperçue plus tôt. Je te racontais ce qui se passait ici, croyant t'intéresser, et tu étais distraite, et tu m'interrompais pour me dire : — « Oh ! mère ! Tu n'as pas de gants » ou... « Tes gants sont troués... tu en as d'autres, pourtant. » Moi, toute au plaisir de te voir, et croyant que tu étais de même, je répondais : « Bah ! ça ne fait rien ! Ceux qui ne seront pas contents m'en achèteront d'autres. »... Des bêtises, quoi ! Toi, tu regardais autour de nous si on m'avait entendue et tu me reprochais de parler trop haut... Tu aurais voulu que je ne vienne jamais...

ÉLISE.

Je te demande pardon !

MADAME ROUSSET.

Tu n'es pourtant pas méchante... Un jour — oh ! ce jour-là que j'ai souffert ! — tu me croyais partie... une de ces demoiselles t'a demandé : « C'est ta bonne, cette femme-là ? » Et toi, tu n'as pas osé dire non... Blanchette, je te faisais tellement honte que tu m'as reniée ! Oh ! ç'a été dur, va ! bien dur !

ÉLISE.

Pardon !

MADAME ROUSSET.

J'avais tellement de chagrin... Comme je ne voulais rien dire à ton père... j'ai inventé, pour l'expliquer, que j'avais perdu cent francs... il a été fort en colère et m'a presque battue...

ÉLISE, l'embrassant à plusieurs reprises.

Maman ! maman ! Oublie ! oublie ! Ne parle plus de cela ! Jamais ! jamais...

MADAME ROUSSET, la tenant dans ses bras.

Tu vois que j'ai eu mes chagrins, moi aussi, ma pauvre Blanchette !... Ne pleure pas... Ce n'est pas ta faute... Mais j'ai eu bien du mal.

Elles pleurent ensemble. — Silence. Entre Rousset avec la lampe dont il a scié la colonne, et qui n'a plus que la hauteur d'une lampe ordinaire. Très laide. — Les deux femmes se séparent.

SCÈNE VIII

ROUSSET, ÉLISE, MADAME ROUSSET.

ROUSSET.

La voilà arrangée...

ÉLISE.

Oh ! Qu'est-ce que tu as fait ?

ROUSSET.

J'ai coupé ce qui était inutile. Maintenant, elle éclairera sur la table...

ÉLISE, à sa mère.

Ma belle lampe !

MADAME ROUSSET.

Elle est bien mieux comme ça...

ÉLISE, s'éloignant.

Tu trouves ?

ROUSSET, à sa fille.

Tu n'es pas contente ?

ÉLISE.

Si. Très contente.

Elle prend la lampe et va sortir à gauche.

MADAME ROUSSET.

Tu l'emportes ?

ÉLISE.

Oui, afin de la préparer pour ce soir.

Elle sort. Aussitôt après, on entend un bruit de chute et le verre cassé.

ROUSSET, allant à gauche et sortant.

Ah ! la petite peste ! Elle l'a cassée exprès... (Au dehors.) N'est-ce pas que tu l'as fait exprès ?...

ÉLISE, au dehors.

Oui, je l'ai fait exprès ! Oui, je l'ai fait exprès... Ça t'apprendra.

ROUSSET, au dehors.

Ah ! ça m'apprendra ! Eh bien ! Tiens ! attrape ça ! Ça t'apprendra, à ton tour...

On entend le bruit d'un soufflet et un cri d'Élise.

MADAME ROUSSET, allant chercher son mari.

Voyons, Rousset ! Rousset !

ROUSSET, rentrant, en tenant par le bras Élise qui ne pleure pas.

Répète-le donc, que tu l'as fait exprès ?

ÉLISE.

Oui. Je l'ai fait exprès pour te punir de ta bêtise...

ROUSSET, levant la main.

Tu en veux une autre ?

MADAME ROUSSET, s'interposant.

Rousset! Élise! Blanchette!

ÉLISE, le bravant.

Tu peux me battre tant que tu voudras... Tu peux me tuer... Cela ne me fait rien ! Je ne te céderai pas.

ROUSSET.

Dis-le encore...

ÉLISE.

Tu me fais mal... avec tes grosses mains...

MADAME ROUSSET, cherchant à les séparer.

Blanchette! tais-toi... entends-tu !... Rousset, lâche-la...

ÉLISE.

Non, je ne me tairai pas... Tu n'as pas le droit de me battre...

ROUSSET.

Nous saurons bien qu'est-ce qui aura le dernier mot...

ÉLISE.

Nous verrons... Je me plaindrai. La loi ne vous permet pas de me battre.

MADAME ROUSSET, s'exaspérant.

Veux-tu te taire !

ÉLISE.

Non !

MADAME ROUSSET.

Veux-tu te taire !

ÉLISE.

Non.

MADAME ROUSSET, furieuse et la secouant de toutes ses forces.

Tu m'obéiras, petite morveuse ! Ou si je m'y mets, ça ne sera pas pour rire...

ÉLISE, criant de douleur.

Tu me fais mal !

ROUSSET.

Allons, laisse-la, ta fille.

MADAME ROUSSET.

Oui, tiens, ça vaut mieux. (Elle la repousse rudement.)
Je ne sais pas ce que je lui ferais !...

ROUSSET.

Je vais me promener un peu, parce que si je restais ici... je... je la... Je vais me promener un peu..

Il sort.

SCÈNE IX

ÉLISE, MADAME ROUSSET.

MADAME ROUSSET.

Tu vois ; tu as mis ton père en colère... Il va aller boire dans les cabarets et il rentrera plus méchant que jamais.

ÉLISE

Tuez-moi tout de suite. Vous serez débarrassés...

MADAME ROUSSET.

Tu n'es qu'une imbécile !

ÉLISE.

Merci.

MADAME ROUSSET.

Qu'une sottise ! malgré toute ton instruction.

ÉLISE.

Continue.

MADAME ROUSSET.

Tu feras notre malheur à tous.

ÉLISE.

Tant mieux !

MADAME ROUSSET.

Mais cette vie-là ne durera pas, tu sais, et tant que tu seras ici, tu obéiras, c'est moi qui te le dis.

Elle sort à gauche.

SCÈNE X

ÉLISE, seule.

Mais est-ce qu'on ne viendra pas m'arracher de cet enfer !... Voilà où j'en suis : je hais mon père et ma mère... Je ne puis plus vivre avec eux... J'ai envie de me sauver d'ici, d'aller à la ville, de faire n'importe quoi... N'importe où, je serai mieux qu'avec mes parents qui me détestent, et qui me sont maintenant plus étrangers que le premier passant venu.

Entrent Lucie et M. Galoux.

SCÈNE XI

ÉLISE, LUCIE, MONSIEUR GALOUX.

LUCIE.

Bonjour, Élise !

ÉLISE.

Toi ! Oh ! que je suis contente de te voir.

M. GALOUX.

Bonjour, Mademoiselle... Je vous apporte des nouvelles, au sujet de votre nomination au poste d'institutrice.

ÉLISE.

Elles sont bonnes ?...

M. GALOUX.

Oui. Ma chère enfant, il y avait deux mille candidates à placer avant vous. J'ai employé toutes mes relations en votre faveur, et maintenant...

ÉLISE.

Maintenant ?

M. GALOUX.

Vous n'êtes plus que la cinq cent quatorzième.

ÉLISE.

Et alors, il faudra attendre... encore combien de temps ?

M. GALOUX.

Peut-être six mois, peut-être un an.

ÉLISE.

Ecoutez, monsieur Galoux, je ne veux pas vous

faire de longues supplications : je vous dirai seulement ceci, c'est que si je dois attendre non pas un an ni six mois, mais seulement six semaines, ce n'est plus la peine de vous occuper de moi.

M. GALOUX.

Parce que ?

ÉLISE.

Parce que je serai morte d'ici là.

M. GALOUX.

On parle facilement de la mort à votre âge, ma chère petite, mais on ne fait qu'en parler.

ÉLISE.

Je ne suis pas une jeune fille comme une autre. Je ne puis tout vous dire, Monsieur, et il faut que vous me compreniez à mi-mot. Bien que mes parents soient très bons, je souffre beaucoup ici, beaucoup, et mon père et ma mère ont aussi un grand chagrin de me voir inoccupée. On s'aigrit mutuellement, on devient injuste les uns envers les autres, et un moment arrive où la vie en commun n'est plus possible. Nous en sommes là.

M. GALOUX.

Voyons, ne vous désolez pas... Je ne vois rien... à moins que...

LUCIE.

A moins que. .

M. GALOUX.

Ma foi, c'est assez difficile à vous proposer. Consentiriez-vous à être demoiselle de compagnie auprès d'une jeune fille de votre âge, qui se prépare

aux examens et à laquelle vous serviriez de répétiteur ? *dit-on*

ÉLISE.

De grand cœur.

M. GALOUX.

Même si cette demoiselle était Lucie ?

LUCIE, l'embrassant.

Oh ! papa ! que tu es gentil !

ÉLISE.

Mais ce serait le paradis...

M. GALOUX.

On vous donnerait, par mois...

ÉLISE.

N'en parlons pas... La nourriture et le logement, c'est tout ce que je demande.

M. GALOUX.

Nous verrons.

LUCIE.

Quel bonheur !

ÉLISE.

Quel bonheur !

M. GALOUX.

Une minute... Je vous demande, mon enfant, trois jours de patience — trois jours, ce n'est pas trop. — Pendant ce temps, je tenterai une nouvelle démarche à la préfecture, et si elle ne réussit pas, vous n'aurez plus qu'à demander à votre père si notre arrangement lui convient. Si oui, je viens m'entendre

avec lui, et c'est chose faite. Mais il faut ne rien dire à personne d'ici là.

ÉLISE.

Je vous le promets.

M. GALOUX.

Maintenant, parlons d'autre chose. Il y a demain chasse à courre chez M. de Hautfort. Nous ne sommes pas de la chasse, mais nous irons la voir passer...

LUCIE.

Il reste une place dans la voiture.

M. GALOUX.

Et Lucie a pensé à vous l'offrir.

ÉLISE.

Oh ! qu'elle est gentille !... Mais je n'ai rien à me mettre...

LUCIE.

Tu peux venir m'importe comment.

M. GALOUX.

Nous serons seulement tous les quatre : mon fils Georges, Lucie, vous et moi... Je comptais rencontrer vos parents pour vous demander à eux...

ÉLISE.

Maman va rentrer bientôt. C'est joli, une chasse à courre ?

LUCIE.

Oh ! oui, c'est joli... Et puis il y aura là le plus beau monde.

ÉLISE.

C'est bien barbare, ne trouves-tu pas? Cette malheureuse bête qu'on poursuit toute une journée...

LUCIE.

Mais c'est un des plaisirs les plus distingués qu'il y ait.

ÉLISE.

Je sais, mais il me semble que les femmes du monde devraient former entre elles une sorte de ligue de la pitié, pour empêcher les hommes d'être aussi cruels... Je vous demande pardon, Monsieur.

M. GALOUX.

Je suis de votre avis. Les bêtes plus grosses qu'un lièvre, ça me fait de la peine de les voir tuer.

ÉLISE.

Je sais bien que cette chasse permet au luxe de se déployer, donne aux bons cavaliers l'occasion de montrer adresse et courage, mais tout cela n'est que vanité... Ne vous semble-t-il pas, monsieur Galoux?

M. GALOUX.

Parfaitement, Mademoiselle.

ÉLISE.

Si l'on pouvait décrire les souffrances morales du cerf ainsi poursuivi, on nous tirerait les larmes des yeux.

M. GALOUX.

Oui, mais le cerf a-t-il des souffrances morales?

ÉLISE.

Je le crois. Dans tous les cas, si j'étais châtelaine...

Entrent Rousset et le cantonnier du 1^{er} acte.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ROUSSET, LE CANTONNIER,
puis MADAME ROUSSET.

ROUSSET.

Dis donc, Blanchette, c'est-y vrai que tu as refusé de servir à boire à cet homme-là ?... Bonjour, monsieur Galoux, bonjour, Mademoiselle... Réponds. C'est-y vrai que tu as refusé à boire à cet homme-là ?

ÉLISE.

Je ne me rappelle pas...

ROUSSET.

Il s'agit de tirer la chose au clair... (Allant à la porte de gauche.) Hé ! la bourgeoise, arrive ici. (Entre madame Rousset.) Vous allez être témoin, monsieur Galoux. Voilà Bonenfant, le cantonnier, un ami à moi et un client .. Depuis déjà un bout de temps, je me disais : Tiens, on ne voit plus le père Bonenfant... Aujourd'hui, je passe devant l'autre débit, celui qui a le bureau de tabac, et je rencontre Bonenfant qui en sortait. « Tiens, que je lui dis, vous nous avez retiré votre pratique. — Non, qu'il me répond, mais maintenant, vous ne recevez plus que les grands seigneurs... » Alors, il m'explique qu'un jour, il est venu, que la bourgeoise ni moi nous n'étions pas là, et qu'on a refusé de le servir... Je veux savoir si c'est vrai.

LE CANTONNIER.

Votre demoiselle m'a dit qu'elle ne savait pas... Mademoiselle Galoux peut le dire, elle était là.

ÉLISE, après un moment d'embarras.

Je n'aime pas mentir : c'est vrai.

LE CANTONNIER.

Ah ! vous voyez bien !

ROUSSET, furieux.

Eh bien ! tu vas lui demander pardon, à cet homme à qui tu as fait de la peine, que tu as vexé... Tu vas t'excuser auprès de lui de ton orgueil... C'est un cantonnier, c'est vrai, mais c'est un ami de ton père, et tu dois le respecter. Ah ! tu as peur de salir tes mains en servant à boire à un brave homme !... Si j'ai pu te mettre à l'école, et te donner cette instruction dont tu es si vaniteuse, c'est parce que ni ta mère ni moi, nous n'avons rougi de ce métier dont tu as honte à présent. (Il va prendre un tablier sur une table.) Tu vas mettre ce tablier... Sans un mot, ou je te gifle devant tout le monde ! (Il lui met le tablier.) Tu vas demander pardon au cantonnier, et lui donner une tasse de café.

ÉLISE, allant au cantonnier.

Monsieur, je vous demande pardon.

Elle pleure.

LE CANTONNIER.

Il ne faut pas pleurer pour ça, Blanchette, je ne t'en veux pas.

ROUSSET.

Sers-le maintenant.

MADAME ROUSSET.

Allons ! ça suffit comme cela. Je vais le servir moi.

ROUSSET.

Toi, tiens-toi tranquille. (A Élise.) Obéis.

Toujours pleurant, Élise apporte une tasse devant le can-tonnier.

LUCIE, simplement.

Je vais t'aider.

Elle apporte le sucrier. Élise verse le café.

M. GALOUX.

Si mademoiselle Élise a eu un tort, elle l'a tout à fait réparé, père Rousset, et il me semble qu'à votre tour...

ROUSSET.

Là-dessus, monsieur Galoux, je n'en ferai qu'à ma caboche... ; charbonnier est maître chez lui...

M. GALOUX.

C'est bien. Je venais vous demander de laisser votre fille venir passer la journée demain avec Lucie...

ROUSSET.

Vous êtes bien aimable. On verra.

M. GALOUX.

Bonsoir, père Rousset... (Donnant la main à Élise.) Bonsoir, Mademoiselle... Voyons, père Rousset, regardez comme elle pleure, cette pauvre petite...

ROUSSET.

C'est bon ! c'est bon ! Ça ne me touche pas !

Lucie embrasse Élise silencieusement et sort avec son père.

Le père Bonenfant a bu son café tranquillement.

LE CANTONNIER.

Eh bien ! voilà une bonne tasse de café...

Il va au comptoir.

ROUSSET.

Payez pas. C'est ma tournée...

LE CANTONNIER.

Allons ! elle est encore meilleure... A la revoyure !

ROUSSET.

Et maintenant, vous n'irez plus chez le concurrent, hein ?

LE CANTONNIER.

Ça, non !

ROUSSET.

Bonsoir.

Le cantonnier sort.

SCÈNE XIII

ROUSSET, ÉLISE, MADAME ROUSSET.

ROUSSET.

Est-ce qu'il a apporté ta nomination d'institutrice, ton M. Galoux ?

ÉLISE.

Non. Il faut encore attendre.

ROUSSET.

Toujours. Alors qu'est-ce qu'il venait faire ici ?

ÉLISE.

M'inviter pour demain.

ROUSSET.

Demain, ce n'est pas possible. Tu as autre chose à faire, demain.

ÉLISE.

Quoi donc ?

ROUSSET

Les comptes de quinzaine.

ÉLISE.

Je les terminerai ce soir avant de me coucher.

ROUSSET.

C'est pas la peine de travailler à la lumière.

ÉLISE.

J'ai promis. On m'attendra.

ROUSSET.

Eh ! bien, on t'attendra.

ÉLISE.

Je t'en prie... Puisque les comptes seront prêts...

ROUSSET.

Mais qu'est-ce que tu as à être toujours fourrée chez ces gens-là ? Alors tu aimes mieux des étrangers que tes parents ?

ÉLISE.

J'aime beaucoup Lucie.

ROUSSET.

Va la chercher un peu, pour te donner du pain.

ÉLISE.

Si j'en avais besoin, elle m'en donnerait.

ROUSSET.

Tu crois cela.

ÉLISE.

J'en suis certaine.

ROUSSET,

C'est bon. Tu n'iras pas. D'ailleurs, à partir de demain, la vie va changer, pour toi, ici. Il y a trop longtemps que ça dure. J'en ai assez de te nourrir à rien faire.

MADAME ROUSSET.

Encore un peu de patience.

ROUSSET.

J'en ai eu de trop, de la patience... On s'est fichu de moi... On nous avait promis qu'elle gagnerait aussitôt son brevet, et pour le lui faire avoir, nous avons trimé comme des bêtes.. La nomination ne vient pas... (A Élise.) Je ne suis pas assez riche pour t'entretenir ici éternellement. Si encore tu te contentais de ne pas apporter de l'argent à la maison! Mais tu en gâches. Avec les inventions de tes livres, tu me fais perdre à la fois mon blé et le prix des chimiques que j'ai été assez bête pour mettre dessus. Tu achètes des lampes hautes comme le clocher de l'église, qui ne valent pas un quinquet de vingt-neuf sous, et parce que je ne suis pas émerveillé, tu fais exprès de les casser. On voit bien que l'argent ne te coûte rien... Ce n'est pas tout. Mademoiselle veut nous empêcher de gagner notre vie, et elle épluche les notes des clients; elle prend les intérêts des étrangers contre ses parents... Ah ! mais ! on ne m'a pas élevé comme cela, moi ! A dix ans, je travaillais, moi.. J'étais pas aussi savant que toi, c'est vrai, et je ne riais pas de mon père lorsqu'il se garait du tonnerre avec les moyens de braves gens que son père lui avait appris, ça c'est encore vrai; mais enfin

j'étais bon à quelque chose... A partir de demain, Blanchette, tu gagneras ton pain, ou tu n'en mangeras pas.

ÉLISE.

Comment?

ROUSSET.

Tu te lèveras à cinq heures, et tu descendras laver par terre, ici.

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce que je ferai alors, moi?

ROUSSET.

Tu te reposeras. Chacun son tour. (A Élise.) Après, tu resteras ici, et lorsque tous les ouvriers viennent avant d'entrer à l'usine, ou en sortant, ceux qui travaillent la nuit, tu les serviras.

MADAME ROUSSET.

Voyons, Rousset, ce n'est pas la place d'une jeune fille, au milieu de tous ces ouvriers qui boivent.

ROUSSET.

C'est pas la place d'une jeune fille! Tui étais bien toi! Est-ce que ça m'a empêché de t'épouser?.. Je continue. (A Élise.) Après, tu laveras la vaisselle et tu feras le diner. Tu iras à la lessive, et tu reviendras ici pour la sortie de l'usine. Après souper, tu raccommo-
moderas tes bas, car je te défends de lire...

MADAME ROUSSET.

Écoute, Rousset...

ROUSSET.

Qu'est-ce que je lui demande d'extraordinaire? Je lui demande de faire ce que font les filles de ca-

baretier. Est-ce qu'elle n'en est pas une ? D'abord, c'est inutile de discuter. Elle fera cela, ou elle partira d'ici.

MADAME ROUSSET.

Je ne veux pas, moi !

ROUSSET.

Qu'est-ce que tu as dit ? Qui est-ce qui a le droit de dire « je veux » dans la maison ? Ah ! ça ! qu'est-ce que vous avez donc, les femmes ! En voilà des manières qui ne me conviennent pas ! Je suis le maître, m'entendez-vous, le maître, et vous devez m'obéir.

MADAME ROUSSET

T'obéir !...

ROUSSET.

Tais-toi aussi, toi, entends-tu ? Et tenez-vous tranquilles, toutes les deux, ou gare les claques !

MADAME ROUSSET.

Tu en aurais bien le courage, de me frapper. Ce ne serait pas la première fois...

ROUSSET, avec un coup de poing sur la table.

Assez !... (A Élise.) Je te le répète. Tu feras ce que je t'ai dit, ou tu t'en iras.

ÉLISE.

Eh bien ! je m'en irai.

ROUSSET.

Bonsoir. Il y aura plus de pain pour les autres !

ÉLISE.

Me l'auras-tu assez reproché, le pain que je mange ! M'auras-tu assez humiliée, avec cela ! Sois

content: tu ne me le reprocheras plus! Si malheureuse que je puisse être, je ne souffrirai pas autant que je souffre ici.

ROUSSET.

Plains-toi, à présent!

ÉLISE.

Oui, je me plains, et, j'ai raison de me plaindre. Rien qu'aujourd'hui, ai-je été assez torturée? Pour ta fête, je t'achète cette lampe, croyant bien faire. Tu la déformes, méchamment... Oui, je sais bien, cela n'est rien, mais chaque jour, c'est un petit fait comme celui-là qui marque que nous ne pouvons plus vivre ensemble. Tout ce qui me paraît mauvais te paraît bon. Nous ne nous comprendrons plus jamais. Nous sommes devenus des étrangers. Tu es entêté dans ta routine et je ne conçois même pas l'humanité de la même façon que toi. J'ai d'abord flatté ta vanité, et tu me montrais comme un chien savant. Maintenant, ça ne te suffit plus. Mon orgueil te blesse, et tu cherches toutes les occasions de m'humilier. Tu ne sais plus qu'inventer pour me faire du mal... Ce que je te dis est vrai : nous sommes devenus des étrangers l'un pour l'autre. Aussi, il vaut mieux pour tout le monde que je m'en aille et je m'en irai.

ROUSSET.

Voilà quatre fois que tu le dis...

ÉLISE.

Veux-tu donc que je parte tout de suite?

ROUSSET.

Je suis bien tranquille. T'as de la fierté, mais t'as encore plus de paresse. Ici, on te nourrit à rien faire: tu resteras.

ÉLISE.

Allons ! tu le veux !

Élise sort à gauche.

ROUSSET.

Où va-t-elle ?

MADAME ROUSSET, à son mari.

Elle va chercher son manteau... Est-ce que tu la laisseras s'en aller ?

ROUSSET.

Tu crois à tout cela, toi ! C'est de la frime, c'est de la comédie.

MADAME ROUSSET.

Mais si pourtant....

ROUSSET.

Ah ! si elle veut absolument partir, je ne puis pas l'attacher ici, moi !

Élise rentre, avec un manteau et un chapeau.

ÉLISE.

Adieu !

ROUSSET.

C'est sérieux, alors ?

ÉLISE.

Très sérieux. (À sa mère.) Adieu, maman.

Elle va l'embrasser.

MADAME ROUSSET.

Voyons, Blanchette, ne fais pas la mauvaise tête. Va embrasser ton père et que ce soit fini.

ÉLISE,

C'est inutile. Ce serait à recommencer demain.

MADAME ROUSSET, mécontente.

Allons, écoute ta mère. Vas-y.

ÉLISE.

Non...

MADAME ROUSSET, irritée.

Quelle mauvaise tête ! Veux-tu m'écouter ?

ÉLISE.

Non... Vois-tu, maman, j'ai du chagrin de te quitter, mais tu ne peux pas me défendre et tu ne sais pas m'aimer...

MADAME ROUSSET, de plus en plus irritée.

Tu ne veux pas m'obéir ?

ÉLISE.

Non. C'est inutile. Ma résolution est prise.

MADAME ROUSSET, coléreuse.

Eh bien ! va-t'en au diable !... Je suis bien bête de me tourmenter...

ÉLISE.

Laisse-moi t'embrasser...

MADAME ROUSSET.

Eh ! non, puisque tu veux me quitter...

ROUSSET.

C'est pas bientôt fini, vos sinagrées ?...

ÉLISE.

Si, Adieu !

ROUSSET.

Alors tu es bien décidée ?... Écoute. Tu vas bien écouter ce que je vais te dire. Si tu franchis le pas

de la porte, tu ne rentreras pas ici tant que je serai vivant. Tu auras beau être dans la misère jusqu'au cou, et crever la faim, il n'y aura pas ici, pour toi, le morceau de pain qu'on donne aux mendiants.

ÉLISE.

Tu peux être tranquille. J'aimerais mieux mourir que de vous tendre la main. Adieu !

ROUSSET.

Bonsoir !

Elle sort. — Un silence.

MADAME ROUSSET, allant à la porte, avec un cri.

Blanchette, ma fille ! Blanchette !

ROUSSET, l'arrêtant par le poignet.

Toi, la mère, reste là... Celle qui est partie, je ne la connais plus... Qu'on ne m'en parle jamais ! (Un silence.) Va me préparer la soupe.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor. Les chromos de Carnot et du général Boulanger ont été remplacés par ceux du Tsar et de Felix Faure. Novembre.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISE, MADAME ROUSSET, MADAME JULES.

Au lever du rideau, Blanchette, très pauvrement vêtue, est debout devant le comptoir. Madame Rousset lui donne un croûton de pain avec un peu de fromage.

MADAME ROUSSET, allant à la fenêtre.

Je crois que c'est lui. Va-t'en.

Élise sort par la gauche. Madame Rousset range le pain précipitamment.

Entre madame Jules.

MADAME JULES, entrant.

Bonjour, la mère Rousset.

MADAME ROUSSET.

Bonjour.

MADAME JULES, bas.

Il n'est pas là ?

MADAME ROUSSET.

Non.

MADAME JULES.

Attends. (Elle sort et revient aussitôt avec un paquet.) Je t'apporte ça... pour elle... Ce sont des affaires à mademoiselle, qu'elle a laissées là quand elle est partie avec son mari... Deux chemises, une camisole... et puis une couverture.. Il ne doit pas faire trop chaud dans le grenier...

MADAME ROUSSET.

Elle descend un peu dans la cuisine, lorsqu'il est parti.

MADAME JULES.

Oui, mais la nuit...

MADAME ROUSSET.

La nuit, je crois bien ! Merci. Je vais aller porter ça par là... Il n'aurait qu'à rentrer.

Elle sort par la gauche avec le paquet et revient aussitôt.

Madame Jules est allée regarder sur la route.

MADAME JULES.

Je ne le vois pas.

Madame Rousset a rempli deux petits verres d'eau-de-vie.

Elles s'assoient auprès de la table.

MADAME ROUSSET.

A ta santé.

MADAME JULES.

A la tienne.

Elles se regardent pendant un moment sans rien dire après avoir bu.

MADAME ROUSSET, hochant la tête, les mains sur ses genoux.

En voilà une affaire, hein ?

MADAME JULES.

Bé oui !

MADAME ROUSSET.

Je ne peux pas encore me figurer que c'est vrai... après un an et demi !

MADAME JULES.

Ça a dû t'en donner un coup ! (Madame Rousset ne peut pas parler et pleure.) Ne pleure pas...

MADAME ROUSSET.

C'est de penser... quand je l'ai vue, là... à la fenêtre...

MADAME JULES.

A la fenêtre?

MADAME ROUSSET.

Oui, c'est vrai. Je n'ai pas eu le temps de te raconter... C'était avant-hier soir...

MADAME JULES.

Oui, je sais.

MADAME ROUSSET.

Il était monté se coucher... Moi, je travaillais là, à la lampe... je raccommodais, tiens, le corsage que tu m'as donné, parce que je me disais...

MADAME JULES.

Oui... Alors?

MADAME ROUSSET.

Alors, voilà qu'il me semble que j'entends frapper au volet. Je me dis, c'est le vent... Justement il pleuvait! il pleuvait!...

MADAME JULES.

C'était elle?...

MADAME ROUSSET.

On frappe encore. Je ne voulais pas ouvrir... Enfin, à force, je vais à la porte... J'entends qu'elle me disait : « Maman, c'est moi... » Tu ne sauras jamais ce que ça m'a fait, je ne pouvais pas croire que c'était vrai... Je lui demandais tout le temps : « C'est toi, c'est bien toi ? » Je te dis : je ne pouvais pas me décider à la reconnaître... (Pleurant.) Elle était toute trempée... Moi, grosse bête, j'étais là à l'embrasser, et je ne pensais pas à la faire sécher. Elle était venue à pied depuis la gare... Elle n'avait qu'un pauvre petit vêtement...

MADAME JULES. (Elle se mouche.)

Et des étoffes comme on en fait maintenant!... Alors, tu l'as cachée?...

MADAME ROUSSET.

Je n'ai pas voulu que son père la voie...

MADAME JULES.

Il faudra bien lui apprendre, cependant...

MADAME ROUSSET.

C'est ce qu'elle dit... Mais, moi, je ne veux pas...
S'il la voyait, je ne sais pas ce qui arriverait

MADAME JULES.

Vraiment...

MADAME ROUSSET.

Et il me semble qu'il se doute...

MADAME JULES.

Fah!...

MADAME ROUSSET.

Tu sais comme il est, il ne dit rien... mais je vois
bien à sa bouche pincée quand il a quelque chose.

MADAME JULES.

Tu ne peux pourtant pas... (Un silence.) Tu sais,
Auguste Morillon?

MADAME ROUSSET.

Oui.

MADAME JULES.

Si quelquefois il voulait encore l'épouser?

MADAME ROUSSET.

Lui!

MADAME JULES.

Pour moi, il pense toujours à elle... Non?... Pour-
quoi donc, alors, qu'il a refusé deux fois de se marier?...
Il y a un moyen bien simple de le savoir... Je vais
aller lui dire que Blanchette est revenue...

MADAME ROUSSET, apercevant son mari
Chut.

Entre Rousset par la droite

SCÈNE II

LES MÊMES, ROUSSET.

ROUSSET.

Ben, vous ne m'invitez pas, les femmes?

MADAME ROUSSET.

Si, si. Qu'est-ce que tu veux boire? Il y a du café tout chaud.

ROUSSET.

Rien. C'est pour rire... Qu'est-ce que vous vous racontiez là, toutes les deux?...

MADAME JULES.

Rien... Nous...

ROUSSET.

Vous avez l'air de descendre de la lune...

MADAME ROUSSET.

Non...

MADAME JULES.

Nous parlions de M. Galoux... Il va être grand-père...

ROUSSET.

Tant mieux pour lui... (Un temps.) Dis donc, la mère, c'est-y parce qu'il pleut que tu as ouvert la lucarne du grenier?

MADAME ROUSSET

La lucarne...

ROUSSET.

Oui. La lucarne du grenier. Ce matin, quand je suis

parti, elle était fermée; à c't'heure elle est ouverte...
 Qué que t'as été faire dans le grenier?...

MADAME ROUSSET.

Mais rien.

ROUSSET.

La lucarne s'est pas ouverte toute seule, voyons...

MADAME ROUSSET.

Ah! oui... je me rappelle... oui... c'est moi qui suis
 montée pour chercher un pot de confitures. Alors,
 comme ça sentait un peu le renfermé, j'ai ouvert pour
 donner de l'air...

ROUSSET, paraissant satisfait de l'explication.

C'est ça, c'est ça...

MADAME JULES.

Je me sauve... Au revoir, la compagne.

ROUSSET.

Au revoir, m'ame Jules.

Elle sort.

SCÈNE III

ROUSSET, MADAME ROUSSET.

ROUSSET.

Donne-moi donc un morceau à manger.

Pendant ce qui suit, il sort son couteau de sa poche
 et l'essuie sur son pantalon.

MADAME ROUSSET, apportant une assiette.

Voilà du fromage; en auras-tu assez?

ROUSSET.

Oui.

MADAME ROUSSET.

Je vas te chercher du pain.

Rousset siffle, songeur

ROUSSET, à sa femme qui va couper une tranche à un pain entier.

Pour quoi faire entamer un pain ?

MADAME ROUSSET.

Mais...

ROUSSET.

Il en restait.

MADAME ROUSSET.

Je t'assure...

ROUSSET.

J'en suis sûr... C'est pas pour l'histoire d'un morceau de pain... mais je suis sûr qu'il en restait...

MADAME ROUSSET.

Tu as raison... oui... un croûton.

ROUSSET.

Tu vois bien. Apporte-le-moi. C'est pas la peine de le laisser perdre...

MADAME ROUSSET.

C'est que...

ROUSSET.

Quoi ?

MADAME ROUSSET.

Je me rappelle maintenant... Je l'ai donné à un chemineau... Un pauvre diable...

ROUSSET.

C'est bon, c'est bon.

MADAME ROUSSET, coupant au gros pain.

Le morceau était tout petit...

ROUSSET.

Oui. (Il mange. Le fromage sur son pain, le pousse sur le fromage.)

Un temps.) T'as pas beaucoup de mémoire, aujourd'hui.

MADAME ROUSSET.

Moi ?

ROUSSET, tout en mangeant.

Non : m'sieu l'curé... Je parie que tu ne vas pas te rappeler non plus ce que te disait madame Jules.

MADAME ROUSSET.

Mais si... Elle te l'a dit... M. Galoux...

ROUSSET.

Ben quoi, M. Galoux ?

MADAME ROUSSET.

Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, père ?

ROUSSET.

Et toi ?

MADAME ROUSSET.

Moi, rien.

ROUSSET.

Alors, j'ai la berlue... (Un temps.) Puisque vous parliez de M. Galoux, pourquoi vous êtes-vous arrêtées quand je suis entré ?

MADAME ROUSSET.

On avait fini.

ROUSSET.

Et hier, que c'était pareil ?

MADAME ROUSSET.

Je ne sais pas.

ROUSSET.

T'as encore perdu de l'argent ? Si c'est ça, dis-le-moi.

MADAME ROUSSET.

Mais non.

ROUSSET, tout à coup.

On a marché là-haut... As-tu entendu ?

MADAME ROUSSET.

Non.

ROUSSET.

Je te dis qu'on a marché là-haut. Il y a quelqu'un chez nous.

MADAME ROUSSET.

Mais tu es fou... ou tu as bu... C'est que tu as bu, Rousset : je n'ai rien entendu.

ROUSSET, prenant son bâton.

Je vais voir, et gare aux voleurs.

MADAME ROUSSET, l'arrêtant.

Non !... Je ne veux pas !

ROUSSET.

Ah ! ah !... (Furieux.) C'est ta gredine de fille qui est là-haut !... Tu crois donc que je ne l'ai pas deviné ?

MADAME ROUSSET.

Non !

ROUSSET.

Alors, laisse-moi monter...

MADAME ROUSSET.

Je ne veux pas ! Tu peux me croire, peut-être, quand je te dis quelque chose ! J'en viens, de là-haut : il n'y a personne.

ROUSSET.

Ça n'est pas vrai que ta fille est revenue ?

MADAME ROUSSET.

Non.

ROUSSET.

Alors, à qui donc c'est-il, ce peigne-là (il montre un petit peigne à chignon qu'il a tiré de sa poche.) que j'ai trouvé

ce matin, par là? C'est pas à toi, bien sûr... Je sentais depuis un jour ou deux qu'il se passait ici quelque chose d'extraordinaire... Quand j'ai trouvé ça... j'ai eu tout de suite l'idée... C'est pas vrai, que ta fille est là?...

MADAME ROUSSET.

Non.

ROUSSET.

Écoute, écoute... entends-tu marcher, cette fois?... Tiens!... Tiens... on descend l'escalier... Hein, menteuse!

MADAME ROUSSET.

Mon Dieu!

ROUSSET.

Écoute... Elle est là, je te dis, elle est là! C'est elle!

Élise paraît à la porte de gauche.

ÉLISE.

Oui. C'est moi. Fais-moi ce que tu voudras.

Un grand silence.

SCÈNE IV

ROUSSET, ÉLISE, MADAME ROUSSET.

ROUSSET, d'une voix sourde.

Débarrasse-moi le plancher, toi, tu entends?

ÉLISE, très doucement.

Vraiment, père, tu me chasses?

ROUSSET.

Oui.

ÉLISE, de même.

Tu devrais avoir pitié de moi. Ah! oui, tu devrais avoir pitié.

ROUSSET.

Je t'ai prévenue lorsque tu as voulu t'en aller.

ÉLISE.

C'est vrai... J'étais orgueilleuse... j'ai bien changé, va... Si je suis revenue, c'est que, vraiment, je ne pouvais plus...

ROUSSET.

Tu n'as pas de cœur.

ÉLISE.

Si c'était vrai, j'aurais moins souffert.

ROUSSET.

Tu n'as pas de cœur, je te le répète. Après ce que tu m'as dit en t'en allant, moi, j'aurais mieux aimé me jeter à l'eau plutôt que de revenir. Avec l'instruction que je t'ai fait donner, et qui m'a coûté assez cher, quand on est courageuse, on ne meurt pas de faim.

ÉLISE.

Je le croyais, lorsque je suis partie.

ROUSSET.

Eh bien ?

ÉLISE.

Eh bien, ~~ça~~ n'est pas vrai.

ROUSSET.

A Paris, il ne manque pas de travail.

ÉLISE.

D'ouvrières non plus.

ROUSSET.

T'as eu peur de t'abimer les doigts par la couture.

ÉLISE.

Non. On ne voulait pas de moi.

ROUSSET.

Allons donc !

ÉLISE.

Je savais broder, mais pas coudre. Tout de même, j'ai perlé de la dentelle et gagné vingt sous en travaillant douze heures.

ROUSSET.

Avec ça, on vit.

ÉLISE.

Mais il y a la morte-saison. Ah ! si tu pouvais savoir ce que c'est que le travail de la femme à Paris ! Si tu pouvais savoir mes courses de porte en porte, et comme je lisais les petites affiches manuscrites qui demandent des ouvrières pour un travail facile !... Et si tu pouvais savoir ce qu'on m'offrait !

ROUSSET.

Instruite comme tu l'es...

ÉLISE.

C'est tout ce que tu trouves à me dire. Allons ! j'ai eu tort de venir. Et je m'en vais... pour toujours, cette fois.

MADAME ROUSSET.

Rousset ! Ne la laisse pas partir ! Je t'en prie, je t'en prie !

ROUSSET.

Allons, allons ! Tu me casses les oreilles... Je l'avais prévenue.

ÉLISE.

Adieu. (Elle se dirige vers la porte.) Alors, tu me renvoies... Tu me renvoies sans savoir si je ne vais pas crever de faim à ta porte... Tu es dur et méchant, et

pourtant, c'est toi qui es la cause de tout. J'ai eu des torts, c'est vrai, mais c'est toi qui as eu les premiers et les plus grands!

ROUSSET.

Moi!

ÉLISE

Oui!

ROUSSET.

Ah! c'est trop fort!... Tu vas me reprocher les sacrifices que j'ai faits pour t'élever?

ÉLISE.

Oui. Parce que tu les as fait par vanité et non dans mon intérêt. Aujourd'hui, tu n'as plus d'enfant, et, si peu de cœur que tu aies, tu ne peux pas ne pas en souffrir. Eh bien, je dis, moi, que tu récoltes ce que tu as semé. Et si je suis partie d'ici, c'est ta faute, plus que la mienne. J'étais née pour être servante d'auberge comme ma mère et pour épouser un ouvrier comme tu en es un. Tu m'as fait élever avec des filles de millionnaires. Tu avais tort : ce n'était pas la peine de m'envoyer apprendre à faire la révérence si je devais servir des tasses de café aux cantonniers.

ROUSSET.

On ne m'ôtera pas de l'idée, à moi, qu'avec ton instruction, si tu avais eu du courage et de la bonne conduite...

ÉLISE.

De la bonne conduite!... C'est plutôt ça qui m'a gênée...

MADAME ROUSSET.

Blanchette, ne dis pas ça! Blanchette!

ÉLISE.

C'est pourtant vrai, ma pauvre maman. Ça a commencé dès mon départ d'ici.

ROUSSET.

Chez M. Galoux?

ÉLISE.

Chez M. Galoux. Georges a voulu faire de moi sa maîtresse

MADAME ROUSSET.

Monsieur Georges!

ÉLISE.

Lui-même. Comme j'ai résisté, il a parlé de m'épouser.

ROUSSET.

Alors ?

ÉLISE.

Eh bien, il paraît que l'instruction n'était pas une dot suffisante : son père m'a chassée.

MADAME ROUSSET.

Chassée, parce que.....

ÉLISE.

Oh ! en me faisant des compliments, et en m'offrant une somme d'argent, que j'ai refusée.

ROUSSET.

Toujours tes idées de grandeur. Je disais bien, c'est par la fierté que tu n'as pu rester nulle part.

ÉLISE, animée.

Non, ce n'est pas par fierté, c'est plutôt par vertu. Allons ! tu veux que je te dise tout. Tu veux le savoir, ce que j'en ai pleuré, des larmes, ce que j'en ai avalé, de la honte ! Ecoute. En sortant de chez M. Galoux, dans une autre place, j'ai encore dû m'en aller !... Là, c'est la mère qui m'a renvoyée, oui, la mère, parce

qu'en prenant une demoiselle de compagnie pour elle, elle entendait, en même temps, donner à son fils une maîtresse économique et sans dangers. Après? Après... Voici : Un vieillard, très respectable, avait perdu une fille de mon âge, à qui je ressemblais, disait-il. Il me demanda pour la remplacer. Ah! l'ignoble personnage!... Quand je suis partie, il a levé les épaules : ma candeur lui faisait pitié, à ce père inconsolé! Dans une autre maison, ç'a été le mari...

ROUSSET.

Fallait entrer chez une dame seule.

ÉLISE.

C'est ce que j'ai fait, je te l'ai dit; j'y ai été bonne, et j'ai lavé par terre, comme tu le demandais. Celle-là ne me donnait pas à manger... Alors, après tout cela, je regrette presque, maintenant, de ne pas avoir imité d'autres diplômées comme moi, que j'ai rencontrées, qui se conduisent mal et qui n'en sont pas plus à plaindre pour ça, au contraire. Oui, oui, je dis la vérité... L'instruction ne donne pas la vertu... Il n'en manque pas des malheureuses qui peuvent envelopper leur carte de fille soumise dans leur brevet d'institutrice!

ROUSSET.

Alors, on a tort de donner de l'instruction à ses enfants?

ÉLISE.

Non. Mais il faudrait aussi leur donner la manière de s'en servir, et ne pas vouloir en faire des fonctionnaires.

Entrent Auguste et Morillon.

SCÈNE V

MORILLON, AUGUSTE, ROUSSET,
MADAME ROUSSET, ÉLISE.

MORILLON.

Bonjour, père Rousset... (A Élise.) Vous v'là revenue, mademoiselle Blanchette?... Ah!... je suis content... bien content... et je ne suis pas le seul. (A Rousset.) Pas vrai?

ROUSSET.

Hon!

MORILLON.

Dites donc, père Rousset, venez donc faire un petit tour avec moi; je voudrais bien vous dire deux mots...

ROUSSET.

C'est que...

MORILLON.

Pour ma terre du bois David. Allons, venez, venez... (Aux autres.) A tout à l'heure.

Il l'entraîne et sort avec lui. — Auguste reste debout, embarrassé.

ÉLISE.

Asseyez-vous, monsieur Auguste...

MADAME ROUSSET, après les avoir regardés.

Ça ne vous fait rien, que je vous laisse un peu tout seuls?... Je reviens...

Elle sort.

SCÈNE VI

ÉLISE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Voilà... on nous a dit que vous étiez revenue, et alors,

comme nous passions par là, le père et moi, nous avons eu l'idée d'entrer vous dire bonjour.

ÉLISE.

Je vous remercie.

AUGUSTE.

Alors... c'est pour toujours que vous revenez?

ÉLISE.

Non. Je repars.

AUGUSTE, déconcerté.

Ah!... ah! vous...

ÉLISE.

Oui.

AUGUSTE.

Vous vous plaisez mieux à Paris?

ÉLISE.

Ah! Dieu, non! Vous ne pouvez pas savoir ce que je l'ai en horreur, Paris.

AUGUSTE.

Seulement... vous y avez des... des affections.

ÉLISE.

Aucune.

AUGUSTE.

Moi... je m'attendais toujours à apprendre... un jour ou l'autre... votre mariage...

ÉLISE.

Avec qui, mon Dieu?

AUGUSTE.

Je ne sais pas, moi... Vous êtes... vous êtes assez... je ne sais pas, moi... enfin, assez plaisante pour que... on ait pensé... enfin... pour que, là-bas, il y ait eu des jeunes gens qui... je ne sais pas, moi...

ÉLISE.

Qui m'aient recherchée ? Non. Il n'y en a pas eu... ou ceux qui l'ont fait étaient des misérables dont je me suis éloignée...

AUGUSTE.

Vraiment... vous... Alors, rien ne vous oblige à repartir...

ÉLISE.

Si. Mon père ne veut plus de moi...

AUGUSTE.

Enfin, je veux dire, personne ne vous attend... vous ne...

ÉLISE.

Personne...

AUGUSTE.

Ça me fait vraiment plaisir d'entendre ça... C'est vrai?... C'est bien vrai... vous n'avez pas d'amis, là-bas... et vous...

ÉLISE.

Et je n'en ai jamais eu, je vous le jure. J'ai été malheureuse... malheureuse...

AUGUSTE.

Je suis content... on ne peut pas savoir ce que je suis content. Alors, voilà, moi, j'ai quelque chose à vous dire.

ÉLISE.

Dites.

AUGUSTE.

Nous avons été forcés, chez nous, d'agrandir l'atelier.. parce que il y a maintenant de l'ouvrage pour trois ouvriers... nous en avons même jusqu'à cinq, à l'époque de la moisson. Nous sommes très contents. On se fait des journées de dix, douze et même quinze francs... et

depuis que vous êtes partie, j'ai mis quatre cents francs de côté. Le père parle de se retirer... Ecoutez donc, écoutez donc... Nous avons fait bâtir un premier étage.. avec une grande fenêtre... Et puis...

Silence.

ÉLISE.

Pourquoi me dites-vous...

AUGUSTE, tout à coup.

Enfin! Là!... C'est clair, pourtant!... Vous me... je... Enfin... je viens vous demander si, maintenant, vous voulez vous marier avec moi...

ÉLISE, très émue.

Auguste...

AUGUSTE.

C'est-il oui, c'est-il non, dites? Moi, je vous ai attendue...

ÉLISE.

Ah! le bon et brave garçon que vous êtes!...

AUGUSTE.

C'est... c'est oui?...

ÉLISE, après un silence.

Tenez!

Elle l'embrasse sur les deux joues.

AUGUSTE.

C'est oui!... Eh bien!... vous pouvez vous vanter d'avoir fait un heureux, vous... Bon sang!... Vous verrez si je serai un bon mari... Vous verrez!... Vous ne vous dédirez pas, hein?... Ben! j'en ai une veine, moi!... (Il rit.) Venez que je vous embrasse à mon tour...

Entre le cantonnier.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CANTONNIER, *puis* ROUSSET,
MORILLON *et* MADAME ROUSSET.

LE CANTONNIER.

Mande pardon!...

Il va pour s'en retourner.

AUGUSTE.

Ben quoi donc, père Bonenfant, on s'en retourne?

LE CANTONNIER.

C'est parce que j'aurais voulu une tasse de café...

ÉLISE, gaie.

On va vous la donner, père Bonenfant!

Elle sort à gauche pour chercher du café. — A ce moment

Morillon et le père Rousset paraissent sur le pas de la porte. —

[LE CANTONNIER.

Mais c'est Blanchette...

AUGUSTE.

Mais oui, c'est Blanchette!...

Il rit.

ÉLISE revenant, pose le café sur le comptoir,

toujours très gaie.

Un tablier!... Ah! que c'est bon de mettre un tablier...
chez soi... (Elle met le tablier. — Au père Bonenfant.) Atten-
dez! Attendez!... (Elle prend un torchon et essuie la table.) Le
café... voilà... Et du bon!

AUGUSTE.

Et le sucrier!...

Il l'apporte.

LE CANTONNIER.

Je suis servi comme un prince... moi!

Auguste est resté auprès de la table sur laquelle boit le cantonnier.

Élise près de lui, la main sur son épaule. Tous deux très heureux.

ÉLISE.

Il est bon, hein?...

LE CANTONNIER.

Oui...

Il regarde Auguste et Élise et rit.

AUGUSTE, riant aussi.

Hé, hé, hé!...

ÉLISE, de même.

Hé! hé!

Ils rient tous les trois ensemble.

LE CANTONNIER.

Je parie que vous ne m'invitez pas à la noce!

ÉLISE.

Si!

AUGUSTE

Oui! On vous invitera!

M. RILLON.

Si je veux!... Et je veux bien!...

Madame Rousset laisse tomber un verre qu'elle essayait.

AUGUSTE.

Ça porte bonheur!

MADAME ROUSSET, pleurant.

C'est tellement que je suis contente... Ma pauvre Blanchette...

Elle l'embrasse.

ROUSSET.

Alors, moi... je suis un étranger... Y a que moi qu'on n'embrasse pas? ..

Élise se jette dans ses bras.

RIDEAU.



PQ Brioux, Eugène
2201 Blanchette
B5B6
1903

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

